

# LE VEAU D'OR,

ÉTUDE DE MŒURS

EN TROIS ACTES,

PAR XAVIER DE MONTÉPIN

& E. CAPENDU.

## PERSONNAGES :

---

HECTOR MONGERON.

HENRI DE GERSET.

VALTRAVERS.

DELAUNAY.

RODOLPHE.

TIBULLE DE BEUCADET.

BIBLOT.

UN GARDE DU COMMERCE.

DURAND,

NARCISSE, } employés à la Bourse.

CARMEN.

LOUISE DELAUNAY.

ALICE.

CORALIE.

*Le péristyle du palais de la Bourse, sous la colonnade.*

## SCÈNE 1<sup>re</sup>.

DURAND, puis NARCISSE.

DURAND, *regardant l'horloge de la Bourse.*  
Quelle heure qu'il est? — voyons un peu,  
— dix heures moins dix à l'horloge; l'audience  
va bientôt commencer.

NARCISSE, *entrant.* Sacrebleu! qu'il fait  
froid ce matin! Si on dirait jamais que nous  
sommes à la fin d'avril!

DURAND. C'est vrai que la chaleur est à la baisse.

NARCISSE. Et vos calorifères aussi.

DURAND. Dame !... le soleil ne se charge pas de liquider leur fin de mois...

UN MONSIEUR, *entrant, à Durand.* Pardon. Le Tribunal de Commerce, s'il vous platt ?

DURAND. Au bout de la galerie, à droite.

LE MONSIEUR. Merci bien. *(Il sort.)*

NARCISSE. Dites donc, père Durand, qu'est-ce qu'on a fait au Passage, hier soir ?

DURAND. Rien, — des bêtises, — une hausse de 15 centimes. Vous avez vendu vos *Centrals* ?

NARCISSE. Oui, avec un petit bénéfice. Oh ! ça boulotte, je ne me plains pas.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, VALTRAVERS.

VALTRAVERS. Bonjour, père Durand.

DURAND. Tiens ! c'est monsieur Valtravers !...

J'ai bien l'honneur ! Il y avait longtemps qu'on n'avait eu celui de vous voir.

VALTRAVERS. Oui, c'est vrai, mais me voilà. Dites donc, il y a du monde au greffe, n'est-ce pas ?

DURAND. Certainement.

VALTRAVERS. Merci ! j'y vais.

### SCÈNE III.

DURAND, NARCISSE.

NARCISSE. Il est un peu bien mis, le particulier. Vous le connaissez ?

DURAND. Beaucoup, c'est une pratique.

NARCISSE. Est-ce qu'il est employé au tribunal ?

DURAND. Non, au contraire ; c'est lui qui l'emploie... le tribunal...

NARCISSE. Pourquoi faire ?

DURAND. Pour arranger ses affaires, donc.

NARCISSE. Ah ! ah !

DURAND. Je suis sûr qu'il vient encore dé-

poser son bilan. Voilà au moins la cinquième fois que ça lui arrive. — Au reste, c'est un homme très-aimable et bien comme il faut. — Il a des voitures superbes et une maison tenue dans le grand chic !...

NARCISSE. Mais on va lui saisir tout cela.

DURAND. Eh non ! tout est au nom de sa femme. Oh ! le gaillard est adroit.

NARCISSE. Qu'est-ce qu'il fait ?

DURAND. Ce qu'il fait ?... Il fait faillite !

NARCISSE. C'est sa position sociale ?

DURAND. C'est sa spécialité, et il y est d'une force !... Aussi, on dit qu'il a du foin dans ses bottes...

NARCISSE. Pour faire un lit à ses créanciers ?

DURAND. Juste... Mais je bavarde, moi, et j'ai affaire par là. Venez-vous avec moi, monsieur Narcisse ?

NARCISSE. Oui, je vais ouvrir mon vestiaire.  
(*Ils sortent.*)

## SCÈNE IV.

HECTOR, BIBLOT.

HECTOR. Voyons, monsieur Biblot! Que diable! vous ne pouvez refuser de m'écouter.

BIBLOT. Nous nous expliquerons tout à l'heure devant le tribunal.

HECTOR. Eh! ce seront nos agréés qui s'expliqueront, — ce qui n'est pas du tout le moyen de s'entendre, et quoique j'aie toute confiance en celui qui s'est chargé de me faire perdre ma cause, j'aimerais autant parler moi-même. — Encore une fois, vous ne pouvez *m'exécuter*, comme l'on dit si joliment, pour une misérable somme de douze cents francs...

BIBLOT. Douze cent soixante et dix avec les frais, s'il vous platt.

HECTOR. Eh! mettons quinze cents avec ceux qui restent à faire, et n'en parlons plus... Que diable! où cela vous conduira-t-il?

BIBLOT. C'est vous que cela conduira...

HECTOR. A Clichy! Parbleu! je le sais bien, et c'est pour cela que je vous implore, ô monsieur Biblot! Je sais ce que c'est, j'en ai déjà goûté...

BIBLOT. Et vous en êtes sorti au bout de huit jours, en payant. Vous ferez de même.

HECTOR. Eh! non, morbleu! A cette époque de ma riante jeunesse, j'avais un oncle, lequel oncle avait des rentes et des entrailles... Il a employé les unes et les autres pour me tirer d'embarras; — mais aujourd'hui je suis seul au monde, je suis orphelin de mon oncle et de ses rentes, je les ai mangées, — pas mon oncle! — vous voyez bien que je ne puis vous payer! Quand le diable y serait, vous ne voulez pas ma mort!

BIBLOT. Non, mais je veux de l'argent.

HECTOR. Mais, sacrebleu! je n'en ai ni peu ni beaucoup!

BIBLOT. Quand on n'a pas d'argent, on n'en emprunte pas, monsieur!

HECTOR. Ah! que vous êtes joli! mais c'est précisément quand on n'a pas d'argent que l'on



en emprunte ! Capitaliste adorable et naïf ! si on en avait, on n'en emprunterait pas ! c'est clair !

BIBLOT. Payez-moi !

HECTOR. Vous vous répétez, mon bon !

BIBLOT. Alors, je poursuis...

HECTOR. Poursuivez, mais ne vous répétez pas, et souvenez-vous de ceci : c'est que plus vous me ferez de frais, moins je pourrai vous payer.

BIBLOT. Ça ne me regarde pas.

HECTOR. Voyons, raisonnons un peu. Vous m'avez prêté, il y a deux mois et demi, trois mille francs pour lesquels je vous ai souscrit à six semaines une lettre de change de trois mille cinq cents francs... c'est-à-dire cinq cents francs d'intérêt. Un petit taux assez coquet !

BIBLOT. L'argent est si rare...

HECTOR. Oh ! quand on en emprunte, on en connaît le prix ! Au bout de six semaines, je n'ai pu vous remettre que deux mille trois cents francs, et je vous ai dit que je vous devrais le reste. Est-ce vrai ?

BIBLOT. Cela est exactement vrai.

HECTOR. Eh bien ! demeurons dans les conditions arrêtées.

BIBLOT. Comment cela ?

HECTOR. Si je vous paye les douze cents francs qui restent, suivez bien mon raisonnement, je ne vous les devrai plus.

BIBLOT. Sans doute !

HECTOR. Alors, je vous manquerai de parole, puisque je vous ai promis de vous les devoir !

BIBLOT. Monsieur Mongeron, je trouve cette plaisanterie moins que médiocre !...

HECTOR. N'abîmez pas Beaumarchais ! Je le pille à votre intention.

BIBLOT. Eh bien, si vous le pillez et qu'il soit riche, payez-moi !

HECTOR. Encore ?

BIBLOT. Toujours !

HECTOR. Mais, ma parole d'honneur, c'est révoltant ! Un argent que j'ai eu toutes les peines du monde à emprunter, et il faut que je sois tourmenté de cette façon pour le rendre ! Tenez, monsieur Biblot, voulez-vous connaître

ma façon de penser? Eh bien! allez-vous-en à tous les diables!

BIBLOT, *furieux*. Monsieur Hector Mon-geron!

HECTOR. Oh! vous m'exaspérez à la fin! Comment! vous, monsieur Biblot, vous, un homme riche, un spéculateur heureux, vous, fermier des jeux du bal Mabile, propriétaire des billards chinois ou non chinois, des toupies et autres délassements moraux, vous ne rougissez pas de poursuivre à outrance un brave garçon qui a toujours alimenté vos établissements?... Ah! si! je vous méprise!

BIBLOT. Des insultes!

HECTOR. Cela n'augmente pas les frais.

BIBLOT. C'est ce que nous verrons!

HECTOR. C'est tout vu.

BIBLOT. Le jugement a été rendu, votre opposition va être rejetée, et, dès demain, je mets le recors à vos trousses.

HECTOR. Envoyez-moi à Clichy! Au fait, vous me rendrez un fier service.

BIBLOT. Oui, oui, nous connaissons ça!

Avant d'aller là-bas on rit, on fait des mots!

HECTOR. Et quand on y est, on en éprouve.

— Tenez, vous êtes contagieux, je crois que je deviens bête!

BIBLOT. Monsieur!

HECTOR. Mais, ma parole, je ne plaisante plus. Mettez-moi à Clichy, vous m'empêcherez de commettre un homicide sur ma personne. Grâce à vous et à vos dignes confrères, mes meubles sont vendus, tout ce que j'ai est saisi, il ne me reste pas un sou, je ne savais ni où abriter ma tête innocente ni où demander à dîner. Vous m'offrez la table et le logement, j'accepte! Merci, mon cher monsieur Biblot! merci! vous êtes un vrai philanthrope, ou je ne m'y connais pas!...

BIBLOT. Mais c'est monstrueux ce que vous dites là! Dans votre position, on parle autrement, on promet de s'acquitter un jour, de faire tout pour payer.

HECTOR. Pourquoi mentirais-je?

BIBLOT. C'est donc un parti pris?

HECTOR. Irrévocablement!

BIBLOT. Ne pouvez-vous travailler ?

HECTOR. Je ne sais rien faire de ce qui rapporte de l'argent, je ne sais que le dépenser ! Jeter mon or par les croisées, donner des diamants aux Madeleines non repentantes, métamorphoser une grisette en lionne, monter à cheval, boire sans me griser, souper joyeusement, couper à trente pas une balle de pistolet sur une lame de rasoir, voilà ce que je sais bien. Trouvez-moi un joli emploi où je puisse mettre à profit ces petits talents de société, et je vous promets de travailler sans trêve et sans relâche. Allez, monsieur Biblot, assignez, poursuivez, faites condamner, déboutez, signifiez, exécutez !... je m'en lave les mains ! Si le hasard me vient en aide, je vous payerai ; sinon, non.

BIBLOT. C'est votre dernier mot ?

HECTOR. J'ai dit !...

BIBLOT. Je vais au tribunal !... Ah ! vous le prenez sur ce ton !... Ah ! vous vous moquez de moi... Eh bien ! rira bien qui rira le dernier... Vous changerez de ton, monsieur Mongeron !

HECTOR. Nous verrons...

BIBLOT. Sans adieu, monsieur Mongeron!

HECTOR. Au plaisir, monsieur Biblot! Au plaisir de vous revoir le plus tard possible.

*(Biblot sort.)*

### SCÈNE V.

HECTOR, *seul*. C'est qu'il va me poursuivre, le brigand! Si je passais à l'étranger? Oui. Mais le moyen? Pas un louis. Allons, il n'y a plus à s'en dédire, je suis au bout de la route, voilà le fossé. Sauterais-je? Tomberais-je? *That is the question!*... ainsi que le dit Shakspeare... ou George Sand... comme il vous plaira... *(En marchant, il heurte Carmen qui entre en scène.)* Ah! mille pardons, madame!

### SCÈNE VI.

HECTOR, CARMEN.

CARMEN. Faites donc attention, monsieur!...  
Tiens!

HECTOR. Carmen !

CARMEN. Hector !

HECTOR. Eh ! que diable venez-vous faire dans cette galère, chère enfant ?

CARMEN. Et vous ?

HECTOR. Moi ?... je viens pour une lettre de change que j'ai eu la candeur d'illustrer de mon seing, et qu'un scélérat de créancier a fait protester dans son indignation, et par le ministère de son huissier ! — Et vous ?

CARMEN. J'ai des difficultés avec mon tapisier...

HECTOR. Pourquoi aussi avez-vous un tapisier ?

CARMEN. Pour avoir des meubles.

HECTOR. C'est une raison !... — Et le drôle se permet d'exiger des roubles en retour ?

CARMEN. Vous y êtes, mon bon !

HECTOR. Et il vous poursuit ?

CARMEN. Avec acharnement !... Un être à qui j'ai fait gagner des sommes folles !... Il m'a déjà meublée cinq fois !... Je l'ai toujours admirablement payé, et aujourd'hui... aujourd'hui,

pour un misérable reste de compte, il se montre d'une rigueur intolérable. Savez-vous pourquoi?

HECTOR. Non.

CARMEN. Eh bien! c'est parce que le bruit a couru que mon directeur songeait à ne pas renouveler mon engagement.

HECTOR. Et, le piédestal démoli, il n'a plus confiance en la statue!... O fille de marbre!...

CARMEN. Il y a quinze jours encore, le drôle m'accablait de prévenances et d'attentions, de bois de rose et de Boule authentique!... Tout son magasin était à ma disposition!... Et, avant-hier, il a osé entrer chez moi le chapeau sur la tête!...

HECTOR. Que voulez-vous, ma chère! on a dit autrefois : « Poli comme un grand seigneur! » Mais on n'a jamais dit : « Poli comme un créancier. »

CARMEN. Je l'ai fait jeter à la porte, et il m'a assignée.

HECTOR. C'est un duel au papier timbré... pas moyen de parer cette botte-là! Mais, tenez, ma chère enfant, il faut que je vous gronde.



CARMEN. Moi ?

HECTOR. Eh ! sans doute. Vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous êtes élégante, vous avez du talent, et cependant, toute spirituelle que vous êtes, vous faites... permettez-moi de vous le dire, vous faites des bêtises.

CARMEN. Vous ne flattez pas, vous, au moins !

HECTOR, *déclamant*. *Détestables flatteurs, présent le plus funeste !* Je vous fais grâce du reste de la tirade !

CARMEN. Enfin ! quelles bêtises me reprochez-vous ?

HECTOR. Vous vous entourez d'un luxe monstrueux, vous dépensez par an le revenu d'un millionnaire...

CARMEN. De plusieurs... Après ?

HECTOR. Qu'avez-vous besoin d'étaler chaque jour au bois, dans une nouvelle voiture, une nouvelle toilette qui coûte à elle seule plus cher que la pension annuelle d'un brave soldat blessé ? En serez-vous plus jolie, parce que les chevaux anglais qui vous traînent coûteront quatre cents louis au Jupiter blasé qui ruine

pour vous sa femme et ses enfants ? Que vos meubles soient en bois doré ou en vieux laque du Coromandel, la société que vous recevez en sera-t-elle meilleure ou pire ? et parce que vous verrez une pièce, dans un simple fauteuil de balcon, à la dixième représentation, au lieu d'assister à la première dans une avant-scène louée à prix de billet de banque, si la pièce est bonne, en deviendra-t-elle mauvaise ? Gaspillez votre jeunesse, ma chère, puisque aucun conseil au monde ne saurait vous en empêcher, mais ne gaspillez pas votre argent ! Que la jeunesse s'envole, mais qu'au moins l'argent reste ! Par le temps qui court, voilà l'essentiel.

CARMEN. Est-ce tout ?

HECTOR. Ma foi non... — mais le reste à un autre jour...

CARMEN. Vous avez parlé. — Je réponds. Vous me reprochez mon luxe, n'est-ce pas ?... Vous m'avez tous, messieurs les viveurs, surnommée *la Dévorante*, parce que j'ai fondu vingt fortunes au creuset de mes prodigalités folles !... Mais, mon cher, c'est à vos amis qu'il

faut vous en prendre de ce luxe qui vous épouvante ! Demandez-leur pourquoi ce qu'ils recherchent aujourd'hui dans une femme, ce n'est ni la beauté, ni la jeunesse, ni la simplicité, ni l'esprit, ni le cœur, mais tout simplement la richesse apparente et le luxe voyant !... Croyez-vous donc que ce soit à moi que s'adressent les hommages des cent adorateurs qui m'obsèdent ?... Allons donc !... Que je trotte sur le bitume, un parapluie à la main, des socques aux pieds, un humble tartan sur les épaules, personne ne fera attention à votre servante !... Les bougies enflammées qui attirent invinciblement tant de papillons, ce sont ces toilettes éblouissantes, ces attelages miraculeux, c'est surtout ce gaspillage continu et insensé que vous blâmez si vertement !... Allez, mon bon Hector, je ne puis corriger les travers du monde, et ce n'est pas ma faute, après tout, si les hommes courent, non après une femme, mais après une robe de moire antique emportée par une victoria élégante. — Vous devez être d'autant plus indulgent, d'ailleurs, que vous-même avez sacrifié

à ce luxe tentateur et que souvent votre fortune y prêta les mains!...

HECTOR. Si elle n'avait fait que prêter, mais elle a donné, la malheureuse!...

CARMEN. Quoi! vous en êtes déjà au repentir?

HECTOR. Pas moi, — mes créanciers.

CARMEN. Comment! c'est donc vrai?

HECTOR. Quoi?

CARMEN. Ce que l'on dit.

HECTOR. Que dit-on?

CARMEN. Que vous êtes... fini?

HECTOR. Ah çà! il y a donc un télégraphe électrique à l'usage des mauvaises nouvelles!

CARMEN. Faut-il les croire, ces nouvelles?

HECTOR. Hélas! ma bonne Carmen, vous m'avez vu jadis resplendissant de séductions californiennes, de purs-sang et de petits coupés; vous m'avez vu galopant à califourchon sur le capital de vingt-cinq mille livres de rente...

CARMEN. Eh bien?

HECTOR. Eh bien! dans cette grande bataille

de la vie, j'ai eu mon cheval tué sous moi, voilà !

CARMEN. De sorte qu'il est bien mort ?

HECTOR. A la fleur de l'âge et après quatre ans de service. — Tenez, il y a ici près, au tribunal de commerce, un monsieur qui est en train de commander ses obsèques !... Scélérat de Biblot, va !

CARMEN. Vous me faites de la peine, parole d'honneur !

HECTOR. Vous êtes bien bonne !

CARMEN. Un si bon garçon !

HECTOR. C'est toujours aux bons garçons que ces choses-là arrivent. Les mauvais spéculent, et ne se ruinent pas.

CARMEN. En vérité, mon pauvre Hector, je ne puis m'accoutumer à cette idée !... Comment ! vous êtes ruiné complètement ! C'est impossible !... il vous reste bien quelques petites choses ?...

HECTOR. Écoutez, Carmen : Vous vous rappelez le duel que j'ai eu l'année dernière ?

CARMEN. Avec M. de Brives ?

HECTOR. Oui. Nous nous battions au pistolet. Il tira le premier, et, par l'effet d'un hasard providentiel, la balle, en m'atteignant ici, vint s'aplatir sur quelques pièces d'or placées dans la poche droite de mon gilet... Eh bien, si ce duel avait eu lieu aujourd'hui... je serais mort... voilà...

CARMEN. Mais qui donc vous a conduit à cette déplorable extrémité ?

HECTOR. Les femmes et les amis, ces deux locomotives ordinaires qui marchent à toute vapeur sur les rails de la joyeuse vie de jeune homme !...

CARMEN. De sorte que vous détestez les femmes ?...

HECTOR. Ma foi, non ! Puis-je en vouloir à ces petits doigts blancs et roses parce qu'ils ont effeuillé ma fortune ? Dois-je garder rancune à ces lèvres mignonnes de ce qu'elles demandaient par caprice ce que je donnais par folie ?... C'est si bon de donner !... C'est si bon de voir un frais sourire s'épanouir sur un frais visage, quand une main frémissante de curiosité et de

plaisir entr'ouvre un de ces mystérieux coffrets de laque où resplendit un cachemire aux mille couleurs, ou bien l'un de ces écrins où scintillent les feux des diamants et le doux éclat des perles !... Bah ! j'éprouvais autant de plaisir à offrir que ces chers anges à recevoir, et je n'ai rien à leur reprocher !... Nous sommes quittes !... Mais ceux auxquels je garde rancune, ce sont ces amis prétendus, gens égoïstes, méchants, parasites, qui vous tendent la main lorsque vous êtes heureux et riche, et qui vous jettent des pierres sur la tête quand vous vous embourbez dans les marais de la mauvaise fortune ! — Pour ceux-là, j'ai plus que du mépris ; j'ai de la haine, et, qu'ils y prennent garde, ma rancune ne sera pas stérile !..

CARMEN, *riant*. Rêver l'anéantissement des faux amis, eh ! mon cher, c'est menacer la moitié du genre humain.

HECTOR. Ils m'ont fait trop de mal ! Tenez ! vous connaissez M. de Beaucadet ?

CARMEN. Hélas !...

HECTOR. Il y a six mois à peu près, il me

restait une cinquantaine de mille francs, suprême épave d'une fortune disparue!... J'avais à payer, j'étais obligé de réaliser, Beucaudet m'offrit dix mille francs, sur mon reçu d'abord, en ami, disait-il; puis le calculateur montra le bout de l'oreille, je lui fis des billets. A l'échéance, je n'étais pas en mesure. Au lieu de venir à moi franchement et de me parler en bon garçon, comme je l'aurais fait avec lui... il remit ses valeurs à son huissier!...

CARMEN. Ah ça! mais quel homme est-ce donc que ce Beucaudet?...

HECTOR. Un homme comme les autres, ma chère amie, ni meilleur ni pire; plus ridicule, voilà tout! — Pour le payer, je me mis dans l'engrenage des usuriers. Le doigt fut pris, le corps y passa!... Voilà en deux mots l'odyssée de ma chute!

CARMEN. Enfin, vous voici ruiné et désespéré!

HECTOR. Ruiné, oui! désespéré, jamais!...

CARMEN. Qu'allez-vous faire?

HECTOR. Le sais-je?



CARMEN. Voulez-vous un bon conseil?

HECTOR. C'est maintenant tout ce que je puis accepter, car c'est la seule chose que je sois en mesure de rendre...

CARMEN. Où êtes-vous ici?

HECTOR. Pardieu ! à la Bourse.

CARMEN. Eh bien ! n'en sortez plus. Vous trouverez un associé, un bailleur de fonds. Faites des affaires, vendez, achetez, spéculez ! Dans un an vous serez refait...

HECTOR. Il n'y a qu'une difficulté.

CARMEN. Laquelle?

HECTOR. Je n'ai plus assez d'argent pour acheter des gants frais, et je n'aime pas à montrer des mains sales.

CARMEN. Oh ! si vous avez tant de délicatesse !...

HECTOR. Je ne m'enrichirai pas... je le sais pardieu bien !...

CARMEN. Et vous aurez tort. Mon Dieu ! vous ne serez point une exception en agissant comme je vous conseille de le faire... vous suivrez l'exemple de tout le monde.

HECTOR. Ma chère amie, chacun a sa spécialité ici-bas. Moi j'avoue que je n'ai pas celle de prendre les oiseaux aux gluaux ni les lièvres au filet. Quand je chasse, c'est en plein jour et le fusil à la main. Ici je ne ferais rien qui vaille : je n'aurais pas le courage de pousser les uns à leur perte et de m'humilier devant les autres. Non, j'ai mieux que cela pour sortir d'embarras, j'ai l'épée de mon père !

CARMEN. Vous vous ferez soldat ?

HECTOR. Oui. La première dette que je payerai, c'est celle que tout homme de cœur doit à son pays.

CARMEN. Puisque vous êtes aussi parfaitement décidé, mon cher Hector, il ne me reste qu'à vous dire que je vous plains de tout mon cœur... Mais, pardon, j'aperçois mon agréé, et il faut que je lui parle.

*(Un monsieur passe au fond et s'arrête.)*

HECTOR. Ne vous gênez donc pas !

CARMEN. A propos, j'espère que vous n'oublierez pas le chemin de ma maison ?

HECTOR. Merci !... je ne vais plus nulle part.

CARMEN. C'est bête ce que vous dites là! .. Est-ce que vous croyez que parce que vous ne m'enverrez plus pour deux louis de bonbons au jour de l'an, je veux me priver d'un ami?... Vous viendrez, ou sinon j'irai vous voir.

HECTOR. Vous êtes gentille, et je vous embrasserais... si je ne craignais de faire rougir votre agrée qui vous attend.

CARMEN. A bientôt, alors!...

*(Elle sort avec le monsieur.)*

## SCÈNE VII.

HECTOR, *seul.*

Folle tête et bon cœur!... Ah! on aurait pu faire quelque chose de cette femme-là... mais il est trop tard! — Après tout, cela ne me regarde pas!... Je veux devenir égoïste comme les autres, et ne plus m'intéresser à personne!... vivre pour moi, rien que pour moi, toujours pour moi!... Oui, mais comment vivre?... Rien! je n'ai plus rien!... Ah! bah!... je m'en-

gagerai, et une balle intelligente me délivrera peut-être de mes soucis ! C'est diablement malheureux que nous n'ayons plus la guerre !...  
*(Pendant ce qui précède, Delaunay est entré et semble chercher quelqu'un. Hector le regarde.)*  
En parlant de guerre, voici un brave homme qui me fait l'effet d'y avoir été dans son temps... une belle tête de vieux soldat !...

## SCÈNE VIII.

HECTOR, DELAUNAY.

DELAUNAY. Monsieur !

HECTOR. Monsieur !...

DELAUNAY. Pardonnez-moi de vous déranger.

HECTOR. Mais vous ne me dérangez nullement.

DELAUNAY. Pouvez-vous me rendre un léger service, monsieur ?...

HECTOR. Je suis tout à votre disposition. — Vous avez une physionomie si loyale et si

franche, que vous obliger doit être un plaisir.

DELAUNAY. Vous êtes trop bon, monsieur, et je ne mérite pas...

HECTOR. Eh bien ! quoique je n'aie point l'honneur de vous connaître, je suis certain de ne pas me tromper !... un front couronné de beaux cheveux blancs et un ruban comme celui-là à la boutonnière, cela va bien ensemble. Voyons, monsieur, que puis-je faire pour vous être agréable ?

DELAUNAY. Me donner un simple renseignement ; je ne suis jamais venu dans ce palais de la Bourse. et...

HECTOR. Et vous cherchez peut-être le tribunal de commerce ?

DELAUNAY, *hésitant*. Non... je ne sais pas...

HECTOR. Comment ! vous ne savez pas ?

DELAUNAY. Je voudrais... (*Il s'arrête.*)

HECTOR. Quoi donc ?

DELAUNAY. Mon Dieu ! comment dire cela ?

HECTOR. Ah çà ! c'est donc bien difficile à expliquer ce que vous avez à me demander ?

DELAUNAY. C'est bien humiliant, au moins !

HECTOR. Mais enfin... parlez ! que je sache si je puis vous être utile !

DELAUNAY. Eh bien ! monsieur, dites-moi comment il faut faire pour...

HECTOR. Pour?...

DELAUNAY. Pour faire... faillite !

HECTOR. Faire faillite !

DELAUNAY. Oui.

HECTOR. Diable ! vous m'en demandez plus long que je n'en sais ! Je ne suis pas assez négociant pour être bien renseigné à cet égard ; — mais cependant j'ai entendu dire qu'il fallait déposer au greffe du tribunal l'état de sa situation commerciale, en d'autres termes, son *bilan*.

DELAUNAY. Et le greffe est ici ?

HECTOR. Je crois que oui. Sous le grand vestibule, là-bas, vous trouverez un gardien qui vous l'indiquera mieux que je ne pourrais le faire.

DELAUNAY. Je vous remercie.

*(Il ôte son ruban rouge.)*

HECTOR. Que faites-vous là ?

DELAUNAY. Vous le voyez. J'ôte cette croix que j'ai gagnée jadis au prix de mon sang, cette croix que j'ai portée trente-cinq ans avec fierté, car mon honneur était intact alors, et que je ne dois plus remettre maintenant, puisque, dans quelques minutes, je vais être déshonoré!

HECTOR. Pauvre homme!

DELAUNAY. Merci encore, monsieur.

HECTOR, *le voyant chanceler*. Eh bien! qu'avez-vous donc? vous pâlissez! vous chanceliez!

DELAUNAY. Ce n'est rien!... l'émotion... la douleur... Oh! ma pauvre fille!

HECTOR. Mais que pourrais-je faire pour adoucir le chagrin que vous éprouvez?

DELAUNAY. Rien, monsieur. J'ai essayé tout ce qu'un honnête homme peut entreprendre pour conjurer le malheur qui me frappe, et Dieu n'a pas voulu m'aider...

HECTOR. Ne doutez pas de Dieu! C'est souvent lorsque sa main semble menacer, qu'elle est le plus près de s'abaisser pour bénir!

DELAUNAY. Oh ! je ne doute pas !... Aussi, vous le voyez, je me résigne !

HECTOR. Pardonnez-moi mon indiscretion, monsieur ; mais je crois avoir compris dans vos paroles que vous aviez servi... et, d'ordinaire, un ancien soldat est à l'abri des catastrophes commerciales...

DELAUNAY. En effet, j'ai servi quinze ans. Engagé à dix-huit ans, j'ai fait les campagnes de 1813, 1814 et 1815. C'est à Leipsick que j'ai gagné ma croix. Licencié à la Restauration, je repris du service en 1819. Blessé grièvement en Morée, on m'accorda mon congé et ma pension de retraite. J'étais lieutenant alors. Mais, pardon, monsieur, je vous raconte là des choses qui vous intéressent fort peu. C'est que, voyez-vous, le malheureux éprouve une sorte de consolation à se justifier de ses malheurs ; et puis, chez moi, auprès de ma fille, à laquelle je cache soigneusement notre triste situation, je ne puis ouvrir mon cœur à personne, et cela m'étouffe...

HECTOR. Parlez ! parlez, monsieur ! je suis un



étranger pour vous, cela est vrai, mais je sais compatir à votre souffrance, soyez-en persuadé. Vous disiez que vous aviez pris votre retraite après la campagne de Morée...

DELAUNAY. Oui, et, peu de temps après, j'épousai une jeune fille que j'adorais. — Elle m'avait apporté en dot strictement ce que la loi exige de la femme d'un officier, et cela, joint à ma pension, suffisait à nos besoins. Malheureusement, son père, entraîné dans de mauvaises spéculations, mourut complètement ruiné, et pour ne pas laisser de tache sur sa mémoire, nous fîmes le sacrifice de notre petit capital. Le ciel venait de nous donner une fille. J'étais encore jeune, je n'avais pas quarante-trois ans; je résolus de travailler pour augmenter notre modique revenu, qui ne consistait plus qu'en ma pension de retraite, et pour amasser une dot à notre enfant. Nous établîmes une petite industrie bien simple et bien modeste. Dieu sembla d'abord nous protéger. Pendant les douze premières années, notre commerce prospéra; notre fille était élevée à Saint-Denis, et tout

semblait nous présager un heureux avenir...

HECTOR. Puis le malheur arriva, n'est-ce pas?

DELAUNAY. Hélas ! il y a trois ans, je perdis ma femme. Ce coup cruel me déchira le cœur ! Un malheur, dit-on, ne vient jamais seul ! — c'est bien vrai ! — A partir de ce moment, ce né fut qu'une succession non interrompue de désastres et d'afflictions. — Je tombai malade, et les frais, occasionnés par la maladie de ma femme et par la mienne, absorbèrent promptement nos économies. — Ma fille revint auprès de moi, et, pour ne pas faire partager à cette pauvre enfant les privations que je m'imposais, je lui cachai le mauvais état de mes affaires. — Enfin... que vous dirai-je ? Une chance funeste s'acharna à ma perte... Un créancier impitoyable me poursuivit, et, de chute en chute, après avoir épuisé mes forces et mon courage, j'en suis arrivé au déshonneur !

HECTOR. Et votre fille ?

DELAUNAY. Oh ! elle ne sait rien, monsieur ! Le ciel m'est témoin que si je ne l'avais pas, je

me serais fait sauter la cervelle ce matin même ; mais, sans moi, elle serait seule au monde, et je ne dois pas l'abandonner. C'est pour elle que la misère m'épouvante!...

HECTOR. Et dire que j'ai gaspillé tant d'argent comme un fou, et qu'il ne me reste rien pour secourir une telle infortune! Oh! le temps passé en folies, comme on le regrette amèrement! -- Dites-moi, monsieur, vous êtes peut-être embarrassé pour une somme importante?

DELAUNAY. Pour deux mille francs!

HECTOR. Deux mille francs! et c'est pour une aussi misérable bagatelle que l'on vous pousse à la faillite?

DELAUNAY. Oui, monsieur. Oh! mon créancier est impitoyable, je vous le répète.

HECTOR. Mais ce n'est pas un homme, c'est un tigre!

DELAUNAY. C'est un grand spéculateur, fort riche, dit-on.

HECTOR. Il s'appelle?

DELAUNAY. M. Valtravers.

HECTOR. Donnez-moi son adresse, j'irai le trouver, je le verrai, je lui dirai...

## SCÈNE IX.

Les mêmes; BIBLOT.

BIBLOT. Monsieur Hector Mongeron, j'ai l'honneur de vous annoncer que le tribunal vous refuse tout délai.

HECTOR. Cela m'est, pardieu, fort égal!

BIBLOT. Ainsi, tenez-vous bien.

HECTOR. Monsieur Biblot, je vous ai déjà envoyé au diable; ne me forcez pas à vous mettre en route.

BIBLOT. Des menaces! je ne les crains pas!...

HECTOR. Je sais que les gens de votre espèce ne se battent jamais, mais en revanche on les bat, et très-bien même.

BIBLOT. Monsieur!

HECTOR. Ainsi, délivrez-moi de votre vilaine présence.

BIBLOT. Nous verrons si vous parlerez ainsi aux gardes du commerce.

*(Il sort.)*

## SCÈNE X.

HECTOR, DELAUNAY.

DELAUNAY. Vous aussi, vous avez des chagrins!...

HECTOR. Oh! moi, c'est autre chose, je n'ai pas le droit de me plaindre. — Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit, c'est de vous, et tout à l'heure, j'oubliais ma propre situation en croyant pouvoir vous être utile. Malheureusement, je ne le puis pas.

DELAUNAY. Vous êtes bon, monsieur!

HECTOR. Eh! non! — Je l'ai été peut-être, mais je veux devenir égoïste.

DELAUNAY. Vous aurez de la peine.

HECTOR. A vrai dire, je le crains. Cependant, quoique je ne puisse vous aider en rien, il m'est peut-être permis de vous éviter une humiliation que vous paraissez redouter. Vous craignez de faire vous-même les démarches nécessaires pour... déposer votre bilan?....

DELAUNAY. Oui... j'ai peur...

HECTOR. Eh bien ! confiez-moi vos pièces. J'agirai en votre nom , et si vous voulez bien me donner votre adresse, j'irai moi-même vous mettre au fait du résultat de ma démarche...

DELAUNAY. Quoi ! vous auriez la bonté...

HECTOR. Ne me remerciez pas, cela n'en vaut pas la peine ! Voulez-vous, oui ou non ?

DELAUNAY. Oh ! monsieur ! vous faites plus pour moi que personne n'a fait jusqu'ici...

HECTOR. Voilà qui est convenu... Votre adresse ?

DELAUNAY. Voici ma carte.

HECTOR, *la prenant et lisant*. « M. Delaunay, rue Dauphine. » — Bon ! J'irai vous trouver demain matin. Maintenant, retournez vite auprès de mademoiselle votre fille, qui doit être une charmante enfant, et tâchez de vous tranquilliser... On n'est déshonoré que quand on a commis une mauvaise action, et non parce que la mauvaise chance vous accable !... Que diable ! on peut se relever d'une faillite !

DELAUNAY. Je suis bien vieux !...

HECTOR. Bah ! espérez ! Vous avez une fille qui vous aime et que vous aimez ; cela console toujours, l'amour paternel ! — J'espère bien, moi, — moi qui suis ruiné, qui n'aimè personne, et qui ne suis aimé de qui que ce soit au monde !...

DELAUNAY, *avec chaleur*. Ne dites pas cela, car maintenant vous avez un ami... un ami véritable !...

HECTOR. Alors, c'est moi qui suis votre obligé !... Au revoir, monsieur Delaunay ! Comptez sur moi, et à demain !

DELAUNAY. Votre nom, au moins ?...

HECTOR. Hector Mongeron, pour vous servir !

DELAUNAY. Acceptez ma main, monsieur Mongeron, c'est celle d'un homme qui n'a jamais fait le mal.

HECTOR. Alors, elle peut serrer la mienne. Sacrebleu ! il y a diantrement de poignées de main qui n'en pourraient pas dire autant !

DELAUNAY. Au revoir, et merci du plus profond de mon cœur. *(Il sort.)*

## SCÈNE XI.

HECTOR *seul*, puis VALTRAVERS.

HECTOR. Pauvre homme!... il avait des larmes dans les yeux!... Je me sens tout ému. — Que c'est bête un homme qui s'attendrit!... — Eh non! morbleu! ce n'est pas bête!... c'est beau au contraire, et c'est bon surtout! cela prouve qu'on n'a pas sous la mamelle gauche un pavé ou un portefeuille, mais un vrai cœur, tel que le bon Dieu l'a pétri! — Allons, je m'en vais au greffe, et moi qui n'ai jamais fait un pas pour mes propres affaires, je saurai bien me remuer pour celles de ce brave Delaunay!... (*Il heurte Valtravers.*) Corbleu! je me jetterai dans tout le monde aujourd'hui.

VALTRAVERS. Si vous regardiez, au moins.

HECTOR. Pardon, je ne regarde que les jolies choses.

VALTRAVERS. Monsieur!...

HECTOR. Ah! je n'ai pas le temps d'entamer



une polémique, mais si vous voulez me revoir, voici ma carte!... (*A part.*) Il est bien mis, mais il est affreux! (*Il sort.*)

## SCÈNE XII.

VALTRAVERS, DURAND.

VALTRAVERS, *lisant la carte*. Hector Mongeron! je connais ce nom-là!... Parbleu! je viens de l'entendre tout à l'heure prononcer au tribunal à propos d'une contrainte par corps. — Ah! c'est vous, Durand?

DURAND. Oui, monsieur Valtravers.

VALTRAVERS. Vous avez entendu ce que je viens de dire au greffe?

DURAND. A propos d'un M. Delaunay qui doit venir déposer son bilan aujourd'hui ou demain.

VALTRAVERS. Oui!

DURAND, *à part*. Il paraît que ce n'était pas pour son compte personnel qu'il venait cette fois-ci.

VALTRAVERS. Il faut que je sois prévenu,

sans le moindre retard, dès que ce monsieur sera venu, et c'est vous que je charge de ce soin. Vous aimez l'argent?

DURAND. Dame! qu'est-ce que j'aimerais donc?

VALTRAVERS. Cinq louis pour vous si je suis averti moins d'une heure après la visite de Delaunay au greffe.

DURAND. Bon!

VALTRAVERS. Maintenant, il y a là, au tribunal de commerce, une dame qui plaide contre son tapissier. J'ai parlé à cet homme, il accepte trois mille francs. Les voici dans ce portefeuille. Vous allez les remettre à cette dame avec cette lettre. Vous ne pouvez vous tromper : c'est la seule femme jeune et jolie qui soit à l'audience. Au reste, le nom est sur l'enveloppe. Il y a une réponse. Allez!

DURAND. Tout de suite! (*A part.*) Trois mille francs! mazette! Et dire qu'à sa dernière affaire, il a donné quatre et demi pour cent à ses créanciers.

(*Il sort.*)

## SCÈNE XIII.

VALTRAVERS, *seul.*

Bientôt onze heures, et cette petite n'est pas venue ! Cependant elle a reçu ma lettre. Ah ! si elle se retranche encore dans sa fierté, si elle ne veut pas m'écouter, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle seule des résultats de son entêtement ! Mais non, la voici !

## SCÈNE XIV.

VALTRAVERS, LOUISE.

VALTRAVERS. Enfin, mademoiselle, vous avez donc compris qu'il fallait accéder à ma prière !... Mieux vaut tard que jamais !

LOUISE. Vous m'avez écrit qu'il s'agissait du repos de mon père, de sa vie peut-être, pouvais-je hésiter ? Vous m'avez priée de me trouver seule, à dix heures et demie du matin,

dans cette galerie... Me voici, monsieur. Que voulez-vous de moi ?

VALTRAVERS. Vous remercier d'abord...

LOUISE. Je ne puis accepter vos remerciement ; je ne suis venue ici que parce qu'il s'agissait de mon père...

VALTRAVERS. Toujours cette même froideur ?

LOUISE. Je ne vous comprends pas.

VALTRAVERS. Louise ! vous le savez, je vous aime.

LOUISE. Monsieur, je ne dois ni ne veux écouter de telles paroles !... Est-ce donc pour me les faire entendre que vous m'avez attirée ici ?

VALTRAVERS. Pourquoi me repoussez-vous ?

LOUISE. Puis-je accueillir autrement les persécutions que vous renouvez depuis six mois ?... Sous prétexte d'affaires, vous venez presque chaque jour chez mon père, vous me poursuivez de vos regards, de vos discours ! De quel droit agissez-vous ainsi ?

VALTRAVERS. Du droit de l'amour que vous m'avez inspiré.

LOUISE. Mais je n'ai rien fait pour mériter un semblable malheur ! Je ne vous aime pas, moi, monsieur !

VALTRAVERS. Parce que vous en aimez un autre...

LOUISE. Et quand cela serait ?

VALTRAVERS, *après un silence*. Mais vous aimez aussi votre père, n'est-ce pas ?

LOUISE. Mon père !

VALTRAVERS. N'avez-vous pas remarqué le changement terrible qui s'est opéré en lui ?

LOUISE. Hélas ! il ne peut se consoler de la perte de ma mère.

VALTRAVERS. Sans doute, M. Delaunay a été douloureusement affecté par la mort de sa femme, mais son chagrin actuel provient d'une autre source.

LOUISE. Laquelle ?

VALTRAVERS. Sa ruine !

LOUISE. Sa ruine !

VALTRAVERS. Oui, la ruine, et l'aspect d'une prochaine misère pour vous et pour lui...

LOUISE. Oh ! non ! cela n'est pas ! vous voulez m'effrayer !!

VALTRAVERS. Je ne vous dis que la vérité, et c'est précisément pour vous donner la preuve de ce que j'avance, que je vous ai écrit de me rejoindre ici...

LOUISE. Oh ! mon père ! mon pauvre père !...

VALTRAVERS. Il se trouve aujourd'hui face à face avec la faillite, c'est-à-dire avec le déshonneur ; or, le déshonneur, pour M. De-launay, c'est la mort. Si la honte ne le tue pas, il se tuera, lui !...

LOUISE. Mais c'est horrible ce que vous me dites là.

VALTRAVERS. Si je vous fais toucher la plaie, c'est que vous pouvez la guérir.

LOUISE. Moi ?

VALTRAVERS. Vous-même !

LOUISE. Oh ! parlez, monsieur, parlez vite !

VALTRAVERS. Votre père a des créanciers.

LOUISE. Oh ! je les verrai, je leur dirai...

VALTRAVERS. Le principal est devant vous.

LOUISE. Vous ?

VALTRAVERS. J'ai prise de corps contre votre père pour un billet de deux mille francs, échu il y a six semaines ; mais, je vous aime !

LOUISE. Oh ! d'après ce que vous venez de me dire, je n'ai rien à attendre de votre pitié.

VALTRAVERS. De ma pitié, rien, en effet ; de mon amour, tout, au contraire...

LOUISE. Grâce au ciel, nous avons des amis.

VALTRAVERS. Ah ! vous croyez ! voyez-les donc ! Il vous reste vingt-quatre heures pour me payer.

LOUISE. Vingt-quatre heures !

VALTRAVERS. Louise ! écoutez-moi et réfléchissez bien avant de me répondre, avant de refuser ce que je vais vous proposer. J'ai entre les mains le repos de votre père, votre avenir, et, pour vous faire libre de sauver M. Delaunay, de vous sauver vous-même, je ne vous demanderai qu'un faible sacrifice, qu'une complaisance insignifiante. Demain, il y a des courses à la Marche, et, le soir, je donne à dîner à quelques amis aux Frères-Provençaux ; consentez à me consacrer cette journée, à paraître avec

moi à la Marche, à présider le repas du soir... et je vous rends les titres... c'est-à-dire le repos, l'honneur, la vie de votre père...

LOUISE. Mais le sauver ainsi, c'est me perdre!... Je n'ai que ma réputation!... je veux la garder pure de toute calomnie. C'est ma dot, mon unique dot, monsieur, je n'ai pas le droit d'y toucher!

VALTRAVERS. Enfant!... vous vous exagérez les conséquences d'une démarche sans gravité, que votre père lui-même ignorerait toujours.

LOUISE. N'insistez pas! jamais, oh, non! jamais je ne consentirai...

VALTRAVERS. Soit! mais ne vous en prenez qu'à vous des résultats de votre refus! Peut-être doutez-vous encore de la sincérité de mes révélations? S'il en est ainsi, venez avec moi au greffe... Je vous le répète, je vous ai fait venir ici pour vous mettre en face des preuves.

LOUISE. Oh! mon Dieu!

VALTRAVERS. Je vous laisse jusqu'à demain pour prendre un parti. Ma voiture vous attendra, à midi, au coin de la rue de Bussy. --



Si, à une heure, je n'ai pas eu le bonheur de vous voir, les poursuites suivront leur cours.

LOUISE. Oh ! monsieur, par grâce... par pitié...

VALTRAVERS, *l'interrompant*. Je n'ai rien à ajouter, rien à entendre. — Vos dédains m'ont contraint à vous parler avec une brutale franchise... Je le regrette, mais... je vous aime, et je veux avoir le bonheur de passer une journée auprès de vous. Vous voici placée entre la misère et l'aisance, entre la douleur de votre père et sa tranquillité... choisissez!...

LOUISE. Je vous quitte, monsieur, je vous quitte en espérant encore que Dieu ne vous a pas fait un cœur si froidement cruel !

VALTRAVERS. N'accusez que mon amour ; et encore une fois, Louise, songez à mes paroles... réfléchissez !

LOUISE. Mes réflexions sont faites ! la misère, la mort même plutôt que la honte !... Adieu, monsieur, que Dieu vous pardonne !... (*A part.*) Oh ! mon malheureux père ! (*Elle sort.*)

## SCÈNE XV.

VALTRAVERS, puis CARMEN.

VALTRAVERS, *seul*. Grands mots sonores! grandes phrases creuses! On cède et on n'en meurt pas... c'est la règle commune! Menacer le père pour séduire la fille! vieux moyen de vieux roman, qui réussit toujours!... Elle viendra, j'en répons!

CARMEN, *entrant*. Comment! c'est vous, cher, qui vous lancez dans ces galanteries invraisemblables.

VALTRAVERS. Oh! ne parlons pas de cette misère!

CARMEN. Mais si, mais si, parlons-en... Votre lettre et ce qui l'accompagnait ont failli me faire pousser un cri de stupeur qui aurait troublé l'audience! Voulez-vous me faire le plaisir de m'apprendre à quel titre vous prétendez m'obliger?

VALTRAVERS. A titre d'ami, belle dame.

CARMEN. Mais nous nous connaissons à peine...

VALTRAVERS. Nous nous connaissons davantage.

CARMEN. Alors, c'est trop cher.

VALTRAVERS. Vous êtes franche, je serai sincère. Il ne doit point être question entre nous d'hommages à offrir ni à repousser ; il s'agit d'un simple service que je veux vous rendre en vous débarrassant d'un créancier ennuyeux.

CARMEN. D'accord ; mais on ne rend jamais service pour le simple plaisir d'obliger, et vous êtes trop homme d'argent, mon cher monsieur, pour ne pas retirer un gros intérêt du capital que vous placez...

VALTRAVERS. Croyez-vous ?

CARMEN. J'en suis sûre ; pour le prouver, je vous dis : Monsieur Valtravers, quel échange me proposez-vous ?

VALTRAVERS. Vous avez un esprit désespérant !

CARMEN. J'ai l'habitude des gens de votre monde, voilà tout.

VALTRAVERS. Eh bien ! payez votre tapissier, et, en retour, accordez-moi votre amitié pour une jeune personne que je désire vous présenter.

CARMEN. Mon amitié ?

VALTRAVERS. Ou du moins l'apparence.

CARMEN. Ceci me semble parfaitement obscur...

VALTRAVERS. Je vais être limpide. Vous, madame, vous êtes lancée dans le monde élégant, vous êtes fêtée, recherchée, entourée, célébrée. Moi j'éprouve un fol amour pour une charmante créature dont les seuls défauts sont une vertu ridicule, une pruderie gênante, des principes d'une autre époque...

CARMEN. Et vous désirez que je me lie avec cette charmante créature, comme vous dites, afin de l'entraîner à ma suite dans le tourbillon qui m'emporte ? — Bref, cette jeune fille est sage, et vous voulez la perdre ?

VALTRAVERS. Mais... non... pas précisément.

CARMEN. Allons donc !... Soyez vicieux, mais

ne soyez pas hypocrite, au moins!... Je devine votre pensée : vous avez trouvé quelque part une pauvre enfant bien jeune et bien jolie, ignorante des séductions et des joies mondaines, et ne désirant pas les connaître. Il s'agit de jeter l'ange sur la terre et de lui mettre aux pieds des souliers de satin pour la faire marcher dans la boue, d'éblouir ses regards par les rayonnements d'un luxe tentateur, d'étourdir sa tête et son cœur au milieu des bruits de l'orgie et des paroles du faux amour ! Il faut qu'elle comprenne que la misère est toujours laide et la fortune toujours belle, à quelque prix qu'elle s'achète !... Vous vous êtes dit : Voici Carmen, la femme qui ne croit à rien, qui nie l'amour, qui ne connaît pas l'amitié, et qui passe froide et dédaigneuse en marchant sur les cœurs!... Carmen est le démon qu'il me faut pour couper les ailes de l'ange que je veux perdre ! Je vais lui rendre un service, à charge de revanche!... Vous vous êtes dit cela, n'est-ce pas ? Et, en effet, vous aviez le droit de vous le dire...

VALTRAVERS. Sur quel moraliste avez-vous donc marché ce matin, ma chère ?

CARMEN. Eluder n'est pas répondre.

VALTRAVERS. C'est qu'en vérité vous avez une façon de poser les questions qui embarrasse fort vos interlocuteurs !... Vous exagérez grandement les choses ! Je vous ai dit que cette jeune fille que je voulais lancer dans le monde manquaient complètement de ce qu'il faut pour y briller. Tout ce que je vous demande, c'est de vous lier avec elle et lui donner un peu de cette grâce souveraine, de cette élégance sans rivale, de cet esprit éblouissant, qui font de vous la reine des plaisirs.

CARMEN. Et comment un ange acquiert-il cette élégance, cette grâce et cet esprit dont vous parlez ? N'est-ce donc pas en perdant ses ailes ? dites, mon cher monsieur Valtravers ?

VALTRAVERS. Après tout, que vous importe ?

CARMEN. C'est juste, chacun pour soi ! Quand j'afficherais des scrupules, vous n'y croiriez point, et le monde en rirait.

VALTRAVERS. A la bonne heure !

CARMEN. Donc, mon cher, quand verrais-je votre protégée ?

VALTRAVERS. Demain, aux courses de La Marche, je vous la présenterai, et ensuite, si vous voulez bien accepter un modeste dîner d'amis aux Frères-Provençaux, je vous donnerai carte blanche pour les invitations à faire.

CARMEN. Nous danserons !

VALTRAVERS. Parbleu !

CARMEN. J'accepte.

VALTRAVERS, *lui baisant la main*. Vous êtes un charmant démon...

## SCÈNE XVI.

Les mêmes, HECTOR.

HECTOR, *tenant toujours à la main les papiers que Delaunay lui a remis*. Ma foi, décidément, avant de déposer le bilan de ce brave homme, je veux tenter une démarche auprès du farouche créancier.

CARMEN. Ah! mon Dieu! qu'avez-vous donc, Hector?

HECTOR. Ne faites pas attention, je suis furieux! mais maintenant ce sera mon état normal!

CARMEN. Calmez-vous, mon cher ami, et écoutez-moi.

HECTOR. Qu'est-ce qu'il y a?

CARMEN. Il y a que demain je suis reine d'une petite fête aux Frères-Provençaux et que j'entends vous compter parmi mes sujets.

HECTOR. Je refuse.

CARMEN. Non!

HECTOR. Si!

CARMEN. Vous accepterez, car je vous en prie, et tenez, voici monsieur qui va joindre ses instances aux miennes.

HECTOR. Monsieur?...

CARMEN. Sans doute, un homme charmant que je vous présente. (*Bas.*) Il peut vous être fort utile, c'est un grand spéculateur! (*Haut.*) Et pour vous le présenter comme il le mérite, je vous dirai que tout à l'heure, au tribunal, en



entendant plaider ma cause, que j'ai perdue, monsieur est venu spontanément à mon aide avec une obligeance au-dessus de tout éloge. Grâce à cette obligeance, je vais ne plus rien devoir.

HECTOR. Vous êtes bien heureuse !

CARMEN. Vous acceptez, n'est-ce pas ?

HECTOR. Encore une fois, non !

CARMEN. M. Valtravers, joignez-vous donc à moi.

HECTOR. M. Valtravers ?

VALTRAVERS. Oui, monsieur.

HECTOR. Je suis enchanté de me rencontrer avec monsieur.

CARMEN. Vous le connaissez ?

HECTOR. De réputation.

VALTRAVERS, *à part*. Tant pis... (*Haut.*)  
Monsieur fait peut-être des affaires à la Bourse ?

HECTOR. Ma position actuelle pourrait le faire supposer; mais il n'en est rien. Je vous connais, monsieur, parce que l'on me parlait de vous il n'y a qu'un instant... J'ai même une requête à vous présenter, et puisque madame affirme que

vous avez un bon cœur, la chose ira toute seule...

VALTRAVERS. Je n'ai pas l'honneur de vous comprendre.

HECTOR. Je m'explique. Vous connaissez M. Delaunay ?

VALTRAVERS. Mais... un peu.

HECTOR. Il vous doit deux mille francs ?

VALTRAVERS. Je crois que oui.

HECTOR. Vous le poursuivez ?

VALTRAVERS. A quel propos, monsieur, m'adressez-vous ces questions ?

HECTOR. Bah ! répondez. Est-ce vrai ?

VALTRAVERS. J'use de mes droits.

HECTOR. En perdant un pauvre homme qui travaille pour amasser une dot à sa fille ! Ce sont des droits cruels.

VALTRAVERS. Vous comprenez que s'il fallait s'arrêter à des considérations de cette nature, il n'y aurait plus d'affaires possibles.

HECTOR. Accordez-lui du temps...

VALTRAVERS. Monsieur, ceci me regarde seul.

HECTOR. Non pas ! nous sommes deux à présent.

VALTRAVERS. Je suis fâché de vous désobliger, mais je n'y puis rien. J'ai besoin de faire rentrer l'argent qui m'est dû... et j'agis en conséquence.

HECTOR. C'est bien décidé ?

VALTRAVERS. Il serait inutile d'insister.

HECTOR. N'en parlons donc plus. J'accepte votre invitation, Carmen.

CARMEN. C'est bien heureux. Voulez-vous m'accompagner jusqu'à ma voiture ?

HECTOR. Volontiers.

CARMEN, *bas*. Qu'avez-vous donc ?

HECTOR, *bas*. Je suis exaspéré !

CARMEN, *bas*. Pourquoi ?

HECTOR, *bas*. Parce que je meurs d'envie de jeter mon gant à la figure de cet homme !

CARMEN, *bas*. Que vous a-t-il fait ?

HECTOR. A moi, rien ; mais...

CARMEN, *l'interrompant*. Eh ! occupez-vous de vous et non toujours des autres. Vous êtes ridicule !

HECTOR, *haut*. Vous avez raison ! A demain, monsieur Valtravers.

VALTRAVERS. A demain, monsieur Mongeron.

CARMEN. Soyez tranquille, vous aurez bonne et nombreuse compagnie. (*Ils sortent.*)

### SCÈNE XVII.

VALTRAVERS, puis BIBLOT.

VALTRAVERS. Cet homme connaît Delaunay... il me gêne...

BIBLOT, *en dehors*. Je vous recommande la levée du jugement Mongeron... Vingt francs de *prompte* si je l'ai ce soir.

VALTRAVERS. Mongeron !

BIBLOT. Ah ! monsieur Valtravers, j'ai bien l'honneur de vous présenter mes salutations.

VALTRAVERS. Vous parliez d'un jugement obtenu contre M. Hector Mongeron.

BIBLOT. Oui... douze cents francs.

VALTRAVERS. Exécutoire ?

BIBLOT. Sur l'heure.

VALTRAVERS. M. Mongeron ne vous payera pas.

BIBLOT. Hélas!

VALTRAVERS. J'achète la créance.

BIBLOT. Pas possible.

VALTRAVERS, *lui donnant des billets de banque*. Payez-vous, et remettez-moi les pièces.

BIBLOT, *les lui remettant*. Vous tenez donc à lui laisser sa liberté?

VALTRAVERS. Pas précisément...

BIBLOT. Je comprends... Ah! une heure! voici l'ouverture de la Bourse... Entrez-vous?...

VALTRAVERS. Le temps de remettre ces pièces au garde du commerce, et je vous suis.

FIN DU PREMIER ACTE.

## DEUXIÈME ACTE.

AUX COURSES DE LA MARCHE.

SCÈNE I<sup>re</sup>.

CARMEN, CORALIE, HENRI, RODOLPHE,  
JEUNES GENS, BEUCADET et ALICE.

UN CRIEUR. Le programme des courses ! Le  
journal du *sport* ! cinquante centimes !

CARMEN. La belle course!!... Avouez, messieurs, que cela vaut vraiment la peine d'abandonner le bois de Boulogne et de venir passer quelques heures à La Marche...

RODOLPHE. D'autant plus que le prétexte des courses donne à toutes nos jolies femmes l'occasion d'étaler un luxe éblouissant de toilettes printanières.

CARMEN. C'est peut-être ce qui fait le succès du *turf*... une occasion de voir...

HENRI. Et d'être vues.

CORALIE. Qu'est-ce qu'on va nous donner, maintenant ?

HENRI. Le *handicap*, puis le *steeple-chase*.

RODOLPHE. Dans lequel vous êtes engagée contre moi.

CARMEN. C'est donc vingt louis que vous allez me devoir.

RODOLPHE. Peut-être...

CARMEN. Vous avez un cheval détestable!...

HENRI. N'en dites pas de mal, c'est le meilleur des écuries de mon père.

CARMEN. J'oubliais que vous le montiez vous-même.

HENRI. Sans doute ; et au pari de Rodophe j'ajoute vingt louis encore contre un baiser. — Tenez-vous ?

CARMEN. Non, car vous auriez la galanterie de perdre.

CORALIE. Je les tiens, moi, mon petit vicomte.

RODOLPHE. Coralie tient toujours quand il s'agit de ne rien risquer.

CORALIE. Vous n'avez jamais que des impertinences à dire, vous.

HENRI. Rodolphe, ne mets pas Coralie en colère.

CORALIE. Il abuse de ce que je suis trop bonne.

RODOLPHE. Oh !

CORALIE. Ce n'est pas vrai, peut-être ?

CARMEN. Ne te fâche pas. Tout le monde sait que tu es très-bonne.

BEUCADET, *entrant avec Alice*. Oui, pal-sambleu, comme disait mon père le marquis de Beucaudet, je prétends faire de vous une femme accomplie, ma chère Alice. Vous pouvez vous flatter d'avoir eu du bonheur en me rencontrant.



Je serai votre professeur ; je vous donnerai une teinture de géographie, une teinture d'histoire, une teinture d'orthographe, une teinture de pisciculture...

ALICE. Vous êtes donc teinturier ?

BEUCADET. Ah ! très-joli ! elle fait des mots ! Les mots sont mon fort... j'y brille... c'est agréable d'avoir de l'esprit.

CARMEN. Oui ; on a toujours quelques bêtises à dire.

BEUCADET. Eh ! bonjour, charmante ! Comment va ?

CARMEN. Très-bien, merci.

BEUCADET. Ceci me rappelle un mot de mon père le marquis...

RODOLPHE. Il ne peut parler de son père le marquis sans ajouter l'épithète nobiliaire.

CARMEN. Écoutez donc, c'est peut-être pour le distinguer des autres.

HENRI. Méchante !

RODOLPHE. Vous allez prendre votre revanche.

BEUCADET. Oui ; j'ai eu du malheur dans

le dernier steeple-chase. Je suis tombé trois fois. Tout le monde riait ! Très-drôle ! Mais je me relève aujourd'hui.

CARMEN. Il est temps !

BEUCADET. Je tiens à ma réputation.

CARMEN. Il s'attache toujours à des petites !

ALICE. Pourquoi donc Mongeron n'est-il pas ici ?

RODOLPHE. Hector ?

ALICE. Oui.

CORALIE. On dit qu'il veut aller en Californie.

CARMEN. Le pauvre garçon en a grand besoin.

ALICE. C'est donc vrai qu'il est enfoncé ?

RODOLPHE. Complètement.

ALICE. Tiens ! ce pauvre Hector ; il m'a pourtant donné un cachemire vert il y a deux ans.

HENRI. Eh bien ?

ALICE. Il m'en avait promis un jaune pour mes étrennes de cette année... Il aurait bien dû penser plus tôt.

CORALIE. C'est comme à moi... il m'avait promis une parure de corail rose.

RODOLPHE. Oh! vous n'avez pas à vous plaindre, vous! il a fait remeubler votre appartement il y a six mois.

CORALIE. Tiens! il n'a fait que ce qu'il devait.

CARMEN. Oui; mais il doit tout ce qu'il a fait faire.

RODOLPHE. C'est fâcheux, en vérité! Hector était assez aimable, un peu fier, un peu moqueur; il se croyait plus d'esprit qu'il n'en avait! Au reste, il serait difficile de le plaindre; c'est sa faute s'il est coulé, et j'avais prédit ce qui lui arrive.

CORALIE. Moi aussi!

BEUCADET. C'était évident! — Tant pis pour lui!

CARMEN. Vous disiez que vous l'aimiez autrefois...

BEUCADET. Je n'ai jamais pu le souffrir; il posait trop.

HENRI. S'il entendait son oraison funèbre!

CARMEN. Il la prendrait pour ce qu'elle vaut ;  
il en rirait.

ALICE. Ah ! tu le défends !

CARMEN. Non ; mais je n'oublie pas si vite.

HENRI. Ne parlez pas pour moi. J'ai toujours aimé Hector, moi ; je l'aime encore, et je serai fier de rester son ami, s'il veut bien me continuer son affection.

CARMEN. Ah çà ! mais il vous reste donc un peu de cœur, vicomte ?

HENRI. Je suis comme vous, j'ai de la mémoire ; c'est pourquoi je suis toujours heureux lorsque je vous rencontre.

CARMEN. Hein ? de la galanterie !... Prenez garde, mon cher ! mademoiselle de Senneterre, votre fiancée, et votre belle-mère en expectative sont dans les tribunes ; si l'on vous entendait, vous seriez perdu ! Ah ! mon pauvre vicomte, il faut en prendre votre parti ! Vous allez vous marier ; nous ne vous connaissons plus... C'est dommage pourtant ! Vous commencez à marcher d'une allure assez fringante ! Mais que voulez-vous ? vous vous enterrez ! Il ne nous

reste plus qu'à effeuiller quelques pâquerettes sur votre tombe et à chanter en chœur : *Requiescat in pace!*

RODOLPHE. *Amen!*

BEUCADET. Le mariage! fi! cela est bon pour les gens hors d'âge! Quand on est, comme nous, dans toute la fleur de la jeunesse, on aime et l'on n'épouse pas!

CORALIE. Vous pourriez songer au mariage, cependant, vous!

BEUCADET. Moi? je suis jeune!

CORALIE. Bah!... on vous donne cinquante ans!...

BEUCADET. On me les donne; mais je ne les prends pas!

RODOLPHE. Non; mais ils vous prennent, eux!

BEUCADET. Très-drôle! Je vais donner un coup d'œil au pesage.

RODOLPHE, à Henri. Carmen a raison: quelle diable d'idée as-tu de rompre si vite avec notre joyeuse existence? Comment, toi, Henri de Gersey, appelé à posséder un jour l'une des

plus belles fortunes de France ! jouissant pour le présent d'un magnifique revenu de garçon ; jeune, aimable, recherché, tu vas te marier ! Allons donc ! c'est incroyable, inimaginable et impardonnable !

CORALIE. Tiens ! ce n'est déjà pas si bête de se marier !

RODOLPHE. Est-ce que vous auriez des intentions ?

CORALIE. Pas sur vous, toujours !

RODOLPHE. Vous me rassurez.

CARMEN. Qui vous a donc mis ce mariage en tête ?

HENRI. Mon père.

CARMEN. Ah !

HENRI. Oui, il a pris tous les arrangements pour conclure promptement cette affaire.

CARMEN. Le mot est joli !

HENRI. Il est juste, malheureusement !

CORALIE. Une belle idée qu'il a eue là, l'auteur de vos jours !

RODOLPHE. Silence ! Coralie va formuler des réflexions spirituelles !

CORALIE. Vous m'ennuyez, vous !

RODOLPHE. La !... qu'est-ce que je disais ?

HENRI. Mademoiselle de Senneterre est bien née, riche et jolie... C'est, au point de vue du monde, un excellent mariage...

CARMEN. Surtout si vous êtes amoureux !

HENRI. Oh ! pas le moins du monde !... Je ne sais si c'est la fiancée ou le mariage qui m'effraye, mais il y a dans cette union quelque chose qui me déplaît outre mesure.

RODOLPHE. Il faut rompre, alors.

HENRI. Mon père exige. — Et puis, quel prétexte ?...

CARMEN. On en invente ! — Mon Dieu ! que les jeunes gens d'aujourd'hui ont donc peu d'imagination ! Tenez, je connais un homme très-fin, très-adroit, très-rusé, voulez-vous que je vous mette en relation avec lui ? Vous lui conterez vos affaires, et il vous donnera quelque bon conseil qui vous tirera d'embarras, j'en réponds !

HENRI. Comment nommez-vous ce futur conseiller ?

CARMEN. M. Valtravers.

RODOLPHE. Un garçon d'esprit, à ce qu'on dit à la Bourse.

HENRI. Oh ! alors !...

CARMEN. Ne vous y trompez pas : il a l'esprit des affaires. C'est ce qu'il vous faut en ce moment.

ALICE. C'est un garçon très comme il faut !

CORALIE. Je crois bien ! On prétend que, quand il aime une femme, il la couvre de diamants. Il doit être très-bien !

RODOLPHE. Coralie ! on pense ces choses-là, mais on ne les dit pas.

CORALIE. A vous entendre, on croirait que je ne sais pas ce que je dis. — Je le trouve charmant, moi, M. Valtravers, là !... tant pis si cela vous contrarie !

RODOLPHE. Prenez donc garde, ces messieurs pourraient croire que vous êtes intéressée.

CORALIE. Ah ! par exemple ! quelle calomnie !... — Dites donc, mon petit Rodolphe,



si vous gagnez, je serai de moitié dans vos paris, n'est-ce pas ?

RODOLPHE. C'est une affaire qui peut s'arranger, ma biche !

CARMEN. Précisément, Valtravers donne ce soir un dîner aux Frères-Provençaux, et il m'a chargée de faire les invitations. Venez, vous trouverez là tous vos amis, et une corbeille de jolies femmes. Dans tous les cas, ce sera votre dernière folie de garçon. Acceptez-vous ?

HENRI. Eh bien, soit !

RODOLPHE. Bravo ! Tu n'es pas encore tout à fait perdu ! — Mesdames, c'est une brebis égarée qu'il s'agit de ramener au bercail.

CARMEN. Avis aux bergers !

RODOLPHE. Et surtout aux bergères !

ALICE. Voici la cloche du départ.

CARMEN. Vite, à nos places ! — Venez-vous, beau fiancé ?

HENRI. Le steeple-chase succède à cette course, et il me faut veiller à mes préparatifs.

CORALIE. Moi, je parie pour le gagnant !

RODOLPHE. Vous êtes née avec le génie des spéculations, ma chère!

## SCÈNE II.

HENRI, HECTOR.

HENRI. Hector! te voilà donc à la Marche?

HECTOR. Tiens! tu me reconnais, vicomte, merci!

HENRI. Que veux-tu dire?

HECTOR. Je veux dire ce que je dis, pardieu!

HENRI. Et tu as tort! Je connais ta position embarrassée, et je voudrais qu'il me fût permis de l'adoucir... un peu.

HECTOR. Bien obligé! J'ai eu recours jadis à des amis dans un moment pénible, et je sais ce qu'il en coûte... Aujourd'hui que je suis... fini, comme l'on dit, je ne veux plus avoir d'autre soutien que moi-même, et, grâce au ciel, je me sens de force à me relever... Je ne t'en remercie pas moins; touche là, et parlons d'autre chose.

HENRI. Que viens-tu faire aux courses?

HECTOR. Une bonne action que je te raconterai plus tard. Je ne suis pas seul ici. Mais toi, qu'est-ce que tu as? Je te trouve changé, soucieux, chagrin.

HENRI. Oui, quelque chose me tourmente.

HECTOR. Tu es amoureux?

HENRI. Je n'en sais rien.

HECTOR. C'est un secret? garde-le.

HENRI. Oui, c'est un secret pour tous ceux qui m'entourent, car on rirait à mes dépens. Mais toi, Hector, toi, qui es plus âgé que moi, toi qui connais le monde...

HECTOR. Une mauvaise connaissance que j'ai faite là et qui me coûte cinq cent mille francs nets!

HENRI. Toi qui as du cœur et de la tête, tu me comprendras, et tu pourras, sans doute, m'être utile.

HECTOR. Être utile! c'est ma spécialité momentanée! Je suis un petit manteau bleu honoraire... Je m'y ferai peut-être... parle!

HENRI. Tu sais que je dois me marier?

HECTOR. Avec mademoiselle Berthe de Sen-  
neterre, oui.

HENRI. Je vois arriver l'époque de ce mariage  
avec épouvante.

HECTOR. Tu n'aimes pas ta fiancée?

HENRI. Non.

HECTOR. Diable ! quand on a vingt-cinq ans  
et qu'on reste froid devant une jeune et char-  
mante fille, c'est que le cœur est pris d'un autre  
côté.

HENRI. C'est possible !

HECTOR. Et, voyons, qui aimes-tu?... Quel-  
qu'une de ces beautés à la mode, qui se mettent du  
blanc sur les joues, sous prétexte de poudre de  
riz, du noir aux paupières, pour se rendre les yeux  
plus grands et les regards plus langoureux, et  
dont les crinolines luttent avantageusement de  
volume avec les ballons des frères Godard ? —  
Mauvaise affaire, mon pauvre Henri ! mauvaise  
affaire !... ces femmes-là vous dessèchent le  
cœur et le rendent plus flasque et plus vide  
qu'une vessie dégonflée.

HENRI. Celle que j'aime ne connaît pas,

même de nom , ce monde dont tu parles.

HECTOR. Bah !

HENRI. C'est une naïve et fraîche enfant, ignorante des joies profanes dont elle ne soupçonne point l'existence.

HECTOR. Où diable as-tu découvert ce miracle de candeur ?

HENRI. Ne plaisante pas !

HECTOR. Non ! je suis sérieux !

HENRI. C'est une pauvre ouvrière.

HECTOR. Oh ! la la !.. une pauvre ouvrière aimée par le vicomte de Gersey, dont le père est millionnaire ! cela seul sent diantrement la pâquerette artificielle et les vaudevilles d'il y a quinze ans.

HENRI. Elle ne sait pas qui je suis , elle me croit sans fortune et sans famille.

HECTOR. Mon pauvre ami , tu me fais de la peine. Tout ce que tu me racontes là ne se rencontre plus que dans les romans mal écrits , à l'usage des grisettes et des dames de comptoir. Ton ingénue aura fait prendre des renseignements sur ton compte exactement comme dans

*le Souper des funérailles de Murger ; crois-moi, mon cher, laisse là tes imaginations folles !... Mademoiselle de Senneterre t'apporte huit cent mille francs de dot ; c'est donc elle seule que tu dois aimer, et tu l'aimeras... Tu es déjà riche, tu le seras davantage ! — En doublant tes revenus, tu doubleras tes qualités ! — Voilà la morale de notre époque... n'essaye pas d'y rien changer.*

HENRI. Peut-être as-tu raison.

HECTOR. N'en doute pas ! D'abord, je n'ai plus que cela. La raison, c'est tout ce qui me reste, et je te réponds qu'elle est intacte, attendu que je ne m'en étais jamais servi.

HENRI. Hector !

HECTOR. Quoi ?

HENRI. J'ai appris par Carmen que tu étais tourmenté pour une misérable somme... Voyons ! je ne sais, quelque faux orgueil t'empêcherait-il de recourir à la bourse d'un ami sincère ?... Non, n'est-ce pas ?

HECTOR. N'insiste point, je t'en prie.

HENRI. Si tu acceptes, tu me rendras bien

heureux ! Si tu refuses, je t'accuserai de ne pas m'aimer comme je t'aime.

HECTOR. Allons, tu es décidément une bonne nature, et je veux te récompenser. Ne parlons plus de moi. J'ai quelqu'un à sauver d'un grand malheur, et pour cela faire, il me faut cent louis : prêtez-les-moi.

HENRI, *les donnant*. Mais toi ?

HECTOR. Oh ! moi, je m'arrangerai. En agissant ainsi, tu m'obliges réellement, et je t'en suis reconnaissant de tout mon cœur : encore une fois, merci ! Va. Bonne chance pour ta course, et si tu as besoin d'un cœur dévoué, viens à moi !

HENRI. Ah ! je ne te quitte pas encore. Service pour service, je réclame tes conseils de sportman émérite ; accompagne-moi un instant au pesage.

HECTOR. Bien volontiers.

### SCÈNE III.

LOUISE, VALTRAVERS.

VALTRAVERS. Encore une fois, que craignez-vous ?

LOUISE. Je ne crains rien pour moi, monsieur. Dieu, qui voit tout, me pardonnera cette faute appatente à laquelle vous m'avez contrainte; mais je doute qu'il vous pardonne, lui! Vous me perdez, monsieur; vous avez placé une pauvre jeune fille entre son honneur et l'honneur de son père! Vous avez pris vos mesures de façon à ce que l'hésitation ne lui fût pas permise! J'ai cédé à vos menaces en vous accompagnant ici; mais prenez garde! prenez garde!...

VALTRAVERS. A quoi donc?

LOUISE. Au châtiement qui, parfois, suit de bien près la faute.

VALTRAVERS. Ma chère Louise, défaites-vous donc de ces phrases de mélodrame qui ne sont de mise qu'au boulevard Saint-Martin!... — Nous sommes ici sur le *turf*, et non point à l'Ambigu; ne troublez pas le plaisir que j'éprouve à vous avoir à mon bras!... — S'il faut absolument que vous accusiez quelque chose, eh bien! accusez mon amour, et accusez-vous surtout d'être si belle et si charmante!...



LOUISE. Ah ! si vous saviez ce que je souffre !....

VALTRAVERS. De grâce, souriez !... Voici du monde... Songez que, dans quelques heures, vous aurez assuré le repos de votre père.

## SCÈNE IV.

Les mêmes, ALICE, CORALIE, BEUCADET,  
puis RODOLPHE et CARMEN.

BEUCADET. Cet excellent bon ! Comment va ! Très-bien ? Allons, tant mieux ! — Palsambleu ! la jolie enfant ! — Je prétends être le premier présenté.

VALTRAVERS. Monsieur de Beucadet !....

BEUCADET. Charmante ! — Heureux financier !... — Mais, tenez-vous bien, mon bon ! je lui ferai ma cour !... — Vous permettez, chère petite ?...

*(Il lui baise la main.)*

LOUISE. Monsieur !....

BEUCADET. *à demi-voix.* C'est un de mes privilèges! — Vous êtes trop jolie pour ce vilain Valtravers, et vous avez bien trop de goût pour lui rester longtemps fidèle... Je ne vous dis que cela!... Hé! hé!... vous m'inscrirez, n'est-ce pas!

LOUISE, *à part.* Entendre de telles paroles! quelle humiliation!

CORALIE, *à Rodolphe.* Connaissez-vous cette petite-là?

RODOLPHE. Non; mais elle est gentille!

ALICE, *avec dédain.* Une robe de trois louis.

CORALIE, *de même.* Pas de chic! pas le moindre chic!

VALTRAVERS, *présentant Louise à Carmen.* Belle dame, je vous présente une jeune personne pour laquelle j'implore un peu de votre bienveillance. (*A Louise.*) Madame Carmen de Valney!

CARMEN. En vérité, mademoiselle, M. de Valtravers m'avait fait de votre beauté un si grand éloge, que je le croyais exagéré... Je vois que, contre l'habitude des amoureux, il n'avait

dit que la vérité. C'est la première fois que vous venez aux courses ?

LOUISE. Oui, madame.

CARMEN. Il y faudra revenir souvent ; c'est d'un ton parfait... Seulement, je vous donnerai ma couturière ; la vôtre vous gâte la taille.

LOUISE. C'est moi qui ai fait cette robe, madame.

ALICE. Oh ! quel genre !

CORALIE. Une grisette ! pouah !

CARMEN. Chut ! ne dites pas cela si haut...

On rirait.

BEUCADET, à *Valtravers*. Et vous nous l'amenez ce soir aux Frères-Provençaux, n'est-ce pas, mon bon ?

VALTRAVERS. Pardieu !

BEUCADET. Je pousserai ma pointe... hé ! hé !

CARMEN, à *Louise*. Je veux que dans quelque temps vous soyez la reine de nos fêtes !

LOUISE. Moi ? jamais !

CARMEN. Que dites-vous donc ?

VALTRAVERS, *bas à Louise*. Oubliez-vous votre père ?

LOUISE, *avec douleur*. Oh ! mon père !

CORALIE. Mais, je ne me trompe pas, c'est lui !

RODOLPHE. Qui... lui !

CORALIE. Eh bien ! Hector !

ALICE. Mongeron !

RODOLPHE. Comment, il vient encore sur le turf ?

BEUCADET. Il aura pris l'omnibus, le pauvre diable !

### SCÈNE V.

Les mêmes, HECTOR.

CORALIE. Bonjour, mon petit !

HECTOR. Bonjour, ma belle !

*(Ils serre la main de Carmen et de Coralie et ne salue point les hommes.)*

VALTRAVERS, à BeucaDET. Vous connaissez ce monsieur ?

BEUCADET. Oui... c'est-à-dire, autrefois...

mais maintenant... vous comprenez... ça n'a pas le sou!...

HECTOR. Ah çà! mais on dirait que ma présence ici produit un effet de stupéfaction générale!... Que diable avez-vous tous? Serais-je passé à l'état de phénomène, depuis que j'ai eu le désavantage de vous voir?

BEUCADET. Très-drôle!... Toujours gai?

HECTOR. Et vous, toujours jeune? Quelle belle vieillesse vous avez! Ne seriez-vous point le feu comte de Saint-Germain, mon très-cher? (*Beucaudet se détourne avec humeur. — Hector se trouve en face de Valtravers.*) Monsieur...

VALTRAVERS. Monsieur...

RODOLPHE, à Hector. Avez-vous été satisfait de la vente de vos équipages?

CARMEN. Vous devez bien le savoir, puisque vous y étiez.

RODOLPHE. Oui... je passais... parce que...

HECTOR, riant. Parce que vous passiez, c'est clair.

BEUCADET. Très-drôle!

ALICE. C'est donc vrai... que vous n'avez plus rien !

HECTOR. Que mes défauts... le capital est encore assez joli.

CARMEN. Vous oubliez votre cœur !

HECTOR. Valeur nulle ; elle ne se mobilise pas... Demandez à Beucaudet.

BEUCADET. Très-drôle !

CORALIE. Ainsi, plus de soupers, plus de loges aux premières représentations, plus de chevaux?...

HECTOR. Plus d'amis et plus de maîtresses, ce qui peut, à la rigueur, passer pour une compensation.

RODOLPHE, à *Carmen*. Il est réduit à faire de l'esprit.

CARMEN. A sa place, vous ne feriez rien, vous !

BEUCADET, à *Hector*, très-indifférent. Al-lons ! espérons que vous vous tirerez d'affaire... Oui, pardieu ! espérons-le !... (*A Valtravers.*) Venez donc voir ma jument, très-cher.

(*Ils sortent tous deux.*)

CARMEN. Beucadet ne quitte plus ce monsieur.

HECTOR. Parbleu ! ce monsieur est riche !

RODOLPHE. Ah ! Valtravers est un homme très-intelligent, très-adroit, très-fort...

HECTOR. En gymnastique ! Il a su sauter de derrière un carrosse dedans, en évitant la roue.

CARMEN, à Louise. Qu'avez-vous, mademoiselle ? vous semblez souffrante...

LOUISE. Ah ! je voudrais retourner à Paris.

HECTOR, à Coralie. Quelle est cette jeune fille ?

CORALIE. Elle est venue avec Valtravers.

HECTOR, à part. Ah ! très-bien ! — Elle est jugée !

CARMEN, à Louise. A la prochaine course, nous viendrons ensemble dans ma victoria, à moins que vous n'ayez une voiture à vous avant cette époque...

HECTOR. Mademoiselle a d'assez beaux yeux pour les mener à quatre chevaux !

LOUISE, douloureusement. Monsieur !...

HECTOR. Ah! pardon! je vous ai peut-être offensée! Vous êtes jeune, et vous avez encore du cœur... tant pis! Mais rassurez-vous, mon enfant, dans le monde où vous vivez ce défaut-là vous passera vite.

CARMEN. Certes, ce cher Hector n'avait pas le moins du monde l'intention de vous être désagréable. Il faut vous défaire de cette pruderie exagérée; ma petite... Eh bien, des larmes! Et pourquoi?

LOUISE. Madame, Dieu ne vous a pas faite si belle sans vous faire bonne en même temps. De grâce, ne me parlez pas ainsi... si vous saviez comme je souffre!...

CARMEN. Vous souffrez?

LOUISE. Oh! cruellement!

CARMEN. Expliquez-vous.

LOUISE, voyant entrer Valtravers. Silence!... pas un mot devant cet homme.

HECTOR, à part. Que diable signifie tout cela?... Bah! cela ne me regarde pas! (*Saluant Valtravers.*) Monsieur...

VALTRAVERS, avec humeur. Monsieur!...



HECTOR, *l'arrêtant*. Eh bien, vous n'en êtes donc pas arrivé à vos fins? vous n'avez pu encore perdre ce pauvre homme pour lequel je vous sollicitais hier?

LOUISE, *qui a entendu*. De qui donc parlez-vous, monsieur.

VALTRAVERS. Louise!...

HECTOR. Pardon, mademoiselle, je n'ai pas eu l'honneur de vous être présenté, et comme il est probable que personne ne se chargera de ce soin, je me présente moi-même : Hector Mongeron, jadis fort recherché et très-entouré d'amis et de flatteurs, parce qu'il était riche et qu'il lançait à pleines mains l'argent par les croisées, aujourd'hui, seul, comme vous le voyez, par cette raison fort simple que si les fenêtres sont restées ouvertes, les mains sont devenues vides. — Vous ne comprenez pas pourquoi je vous parle ainsi? Je m'en vais vous le dire, n'en déplaise à monsieur, ici présent. — Tout à l'heure, en vous voyant entrer, j'ai remarqué votre embarras, votre gêne, votre contrainte.. Je suis certain que

vous mettez aujourd'hui le pied pour la première fois dans le monde de la bohème galante, et je ne sais quoi me dit que vous n'y êtes pas à votre place...

VALTRAVERS. Monsieur, vous vous mêlez là...

HECTOR. Pardon, je ne vous parle pas; je m'adresse à mademoiselle.

VALTRAVERS. Mademoiselle est sous ma protection.

HECTOR. Oh ! si vous êtes... son amant, je n'ai plus rien à dire.

VALTRAVERS. Je n'ai pas de compte à vous rendre.

LOUISE. Non ! mais vous me devez, à moi, de dire la vérité ! — Répondez donc que monsieur a deviné juste... que je suis venue ici malgré moi, par contrainte, et que je suis une honnête fille !...

HECTOR. Dans ce cas, mademoiselle, prenez mon bras, et si vous voulez partir, je suis à vos ordres.

ALICE. Tiens, il enlève la petite !

RODOLPHE. Bien joué !

CARMEN. Vous étiez donc d'accord ?

VALTRAVERS. Monsieur Mongeron... vous jouez en ce moment un rôle... un peu ridicule; permettez-moi de vous le dire. Vous vous posez en protecteur de l'innocence... tout à fait à mon préjudice; mais, nouveau don Quichotte, vous combattrez des moulins à vent! — Mademoiselle est venue avec moi, dans ma voiture, de son plein gré, et vous devez comprendre qu'elle ne partira qu'avec moi. — Maintenant, pour vous prouver que le bon droit et les convenances sont de mon côté, je veux laisser mademoiselle entièrement maîtresse de ses volontés. — Parlez donc, Louise, parlez. — *(Bas.)* Et souvenez-vous de votre père!

HECTOR. Eh bien ! que décidez-vous, mademoiselle ?

LOUISE. Je vous prie d'excuser, monsieur, un moment de folie... que je ne puis qualifier. Effectivement, je suis venue ici de mon plein gré... j'ai accepté une place dans la voiture de monsieur... et je lui ai promis d'assister, ce soir, au souper qu'il donne... — Vous voyez

que j'étais folle tout à l'heure... je ne vous en remercie pas moins de votre bienveillance envers moi... et j'en garderai... croyez-le... un éternel souvenir.

VALTRAVERS. Vous entendez... je ne le lui fais pas dire.

HECTOR. J'entends, et je ne comprends pas. Enfin, mademoiselle est libre!...

VALTRAVERS. C'est bien heureux! — Quant à votre protégé, je vous déclare, monsieur, que je n'en veux plus entendre parler.

HECTOR. Désolé de vous être désagréable; mais parlons-en, au contraire.

VALTRAVERS, *faisant faire quelques pas à Hector*. Est-ce que vous auriez l'intention de payer pour lui, par hasard?

HECTOR. Précisément.

VALTRAVERS. Charmante plaisanterie.

HECTOR, *tirant un porte-monnaie*. Je ne plaisante jamais avec les hommes d'argent, je paye!

VALTRAVERS, *après un mouvement*. Permettez, je suis à vous. Chère Louise, je vais

prier madame de Valnay de vous conduire jusqu'à sa voiture... Le steeple-chase commence dans quelques minutes, et je veux que vous y assistiez.

CARMEN. Je me mets aux ordres de mademoiselle.

LOUISE, *bas*. Au moins, je ne serai plus près de lui.

CARMEN, *de même*. Vous le détestez donc ?

LOUISE. Oh ! de toute mon âme !

CARMEN. Venez, vous me direz tout.

*(Elles sortent.)*

HECTOR, *à part*. Il faudra que je voie clair dans cet imbroglio.

RODOLPHE. Qu'est-ce que vous pensez de tout cela, Coralie ?

CORALIE. Je pense que la petite pose, qu'elle est rusée, et qu'elle fera danser les napoléons de Valtravers.

ALICE. C'est évident ! — Qui m'aime me suive !

## SCÈNE VI.

HECTOR, VALTRAVERS.

VALTRAVERS. Vous dites donc, monsieur, que vous remboursez la créance Delaunay?

HECTOR. Mon Dieu, oui.

VALTRAVERS. Il paraît que vous n'êtes pas aussi complètement ruiné que le bruit en courait?

HECTOR. Il paraît.

VALTRAVERS. Allons, tant mieux!... C'est un peu plus de deux mille francs.

HECTOR. Je le sais.

VALTRAVERS. Très-bien!

HECTOR. Comme vous n'avez pas les pièces sur vous et que j'ai hâte de terminer cette petite affaire, veuillez faire un reçu et un désistement. Voici du papier et un crayon.

VALTRAVERS. Volontiers. Vous avez donc payé vos dettes personnelles, que vous songez à payer celles des autres?

HECTOR. Qu'est-ce que cela vous fait?

VALTRAVERS. Oh ! peu de chose... mais enfin je désirais savoir...

HECTOR. Si cela peut vous être agréable, je vous déclare que je n'ai pas la moindre intention de solder les miennes... quant à présent, du moins !

VALTRAVERS. Ah !

HECTOR. Écrivez donc !

VALTRAVERS. Tenez, monsieur Mongeron, depuis hier vous cherchez à m'être désagréable, et pourtant je ne vous en veux pas...

HECTOR, *riant*. Vraiment !

VALTRAVERS. Et la preuve, c'est que je prétends vous rendre un service...

HECTOR. Bah !

VALTRAVERS. En vous éclairant sur votre propre situation.

HECTOR. Éclairez !... à titre de revanche !

VALTRAVERS. Dans ce moment même, vous êtes sous le coup d'une prise de corps.

HECTOR. Parbleu ! je le sais bien.

VALTRAVERS. Mais ce que vous ignorez, c'est que vos titres sont entre mes mains.

HECTOR. Vous les avez achetés ?

VALTRAVERS. Oui.

HECTOR. Oh ! mauvaise affaire pour vous, mon cher monsieur.

VALTRAVERS. Peut-être !

HECTOR. N'en doutez pas ! Ce brigand de Biblot m'a vendu comme un nègre ! Cette créance-là, soyez-en certain, ne vaut pas un demi pour cent.

VALTRAVERS. Vous serez arrêté demain matin.

HECTOR. En sortant de votre souper ?

VALTRAVERS. Précisément.

HECTOR. Vous êtes bien bon ! Après ?

VALTRAVERS. Après ?... Quoi ! vous ne devinez pas ?

HECTOR. Ma foi, non !

VALTRAVERS. Vous pouvez cependant sortir d'embarras.

HECTOR. Comment cela ?

VALTRAVERS. En payant.

HECTOR. Parbleu ! le conseil est joli ! Dites à un aveugle de voir clair, ce sera exactement la même chose.



VALTRAVERS. Non pas ! puisque vous avez les fonds.

HECTOR. Payer ces deux mille francs ?

VALTRAVERS. Sans doute.

HECTOR. Votre reçu est-il fait ?

VALTRAVERS. Non.

HECTOR. Eh bien ! faites-le.

VALTRAVERS. Comment ?...

HECTOR. Faites-le, vous dis-je ! Je paie pour M. Delaunay, et vous me ferez arrêter demain est-ce clair ? Ah ! vous ne me comprenez pas, monsieur Valtravers ! vous n'admettez pas, vous, le spéculateur hardi et toujours heureux, que l'on fasse une bonne action aux dépens de ses propres intérêts, lorsque cette bonne action ne doit pas rapporter de dividendes ! Allez, votre cœur et le mien ne sont pas, heureusement, pétris du même limon ! Vous êtes puissant et je suis faible, parce que vous êtes riche et que je ne le suis plus ! Eh bien ! je préférerais rester toujours pauvre, plutôt que de m'enrichir en suivant votre exemple, vous, l'homme d'argent, le roi du jour ! vous qui spéculiez sur tout ! sur

la misère des uns, sur la folie des autres, sur la confiance de tous ! vous qui, parricide éhonté, ouvririez les entrailles de la mère patrie pour y chercher quelques poignées d'or ! vous qui n'avez pas d'autre sentiment que celui de la richesse ! qui n'estimez que le veau d'or ! vous, enfin, pour qui la gloire du pays se résume en une hausse sur la rente, et ses revers en une baisse dont vous profitez joyeusement ! Allez, monsieur Valtravers, cacher vos infamies journalières sous les sacs que vous empilez !... Mais n'oubliez pas que l'or est un métal lourd et que la honte surnage toujours !...

VALTRAVERS, *froidement*. Voici votre reçu.

HECTOR. Allez retrouver vos amis, monsieur, j'emporte le bonheur d'une famille !

VALTRAVERS. Ne nous verrons-nous pas ce soir ?

HECTOR, *souriant*. Est-ce que par hasard vous aviez pris mon acceptation au sérieux ?

VALTRAVERS. Au revoir, monsieur Mongeron.

HECTOR. Au revoir, monsieur Valtravers.

VALTRAVERS, à part, *écrivait sur une feuille de son carnet.* Décidément, ce Mongeron me gêne! (*A un domestique.*) Ce mot tout de suite à la personne qui m'attend derrière les tribunes... Tu la reconnaitras .. c'est l'homme de mauvaise mine qui est venu ce matin...

(*Le domestique sort, et Valtravers s'éloigne après avoir salué Hector, qui ne lui rend pas son salut.*)

## SCÈNE VII.

HECTOR, puis DELAUNAY.

HECTOR. Quelle franche canaille que ce gail-lard-là! Et dire que tout lui réussit!... Bah! Dieu est juste, et la chance tournera! (*Apercevant Delaunay.*) Eh! venez vite, cher monsieur, j'allais aller vous rejoindre...

DELAUNAY. J'ai rencontré, parmi les hommes de garde, un maréchal des logis que j'ai connu jadis au service; j'ai pu entrer dans l'enceinte, et je me suis mis à votre recherche.

HECTOR. C'est la Providence qui vous a guidé!

DELAUNAY. Avez-vous vu M. Valtravers?

HECTOR. Oui.

DELAUNAY. Il est toujours impitoyable?

HECTOR. Tenez, monsieur Delaunay, je ne sais pas garder les bonnes nouvelles, moi; il faut que je vous dise tout de suite la vérité.

DELAUNAY. Aurait-il consenti à un renouvellement?

HECTOR. Jamais!

DELAUNAY. Eh bien?

HECTOR. Eh bien! j'ai rencontré ici, il y a quelques minutes, un ancien ami à moi, un brave garçon, le vicomte de Gersey. — En me reconnaissant, il m'a tendu la main. Il me savait ruiné, poursuivi, il a voulu venir à mon aide. J'ai refusé; mais, en deux mots, je l'ai mis au fait de votre position. Il m'a ouvert sa bourse, où, ma foi, j'ai puisé sans honte, et, grâce à lui... vous n'avez plus rien à craindre.

DELAUNAY. Est-ce possible?

HECTOR. Voilà le reçu et le désistement de ce scélérat de Valtravers.

DELAUNAY, *serrant la main d'Hector*. Je ne sais que vous dire pour vous exprimer ma reconnaissance... les mots ne me viennent pas aux lèvres... ma parole est impuissante... mais regardez, monsieur Hector... je pleure!... je pleure de joie!... et c'est vous qui faites couler ces douces larmes! — Oh! mon enfant! mon cher enfant! laissez-moi donc vous embrasser!

HECTOR, *souriant*. Avec plaisir... Mais ne parlons plus de cela... Si vous continuez, je vais pleurer aussi, et nous ressemblerons aux Naiades des fontaines de la place de la Concorde!... D'ailleurs, ce n'est pas à moi que vous devez de la reconnaissance, c'est à mon ami, le vicomte de Gersey.

DELAUNAY. Ne le verrai-je donc pas?

HECTOR. Tout à l'heure je vous le montrerai. — Le vicomte est un cavalier intrépide, un vrai gentleman rider, et, en ce moment, il franchit des fossés et des barrières pour la plus grande

gloire du stud-book en général et des sportsmen parisiens en particulier.

DELAUNAY. Oh ! vous ne savez pas ce qui se passe en moi, vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir souffert et de sentir un rayon de joie se glisser dans votre âme ! d'avoir rêvé le déshonneur et de se trouver en face de l'espérance, d'avoir songé au suicide et de se voir heureux ! Oh ! ma pauvre fille ! mon enfant chérie ! elle ne souffrira donc pas !

HECTOR, à lui-même. Ma foi ! ce n'est pas payer trop cher un petit séjour à Clichy !

DELAUNAY. Grâce à vous, monsieur Hector, grâce à vous et à votre ami, nous allons bientôt être trois à vous bénir !

HECTOR. Trois, dites-vous !

DELAUNAY. Ma fille aime un brave jeune homme, un laborieux employé, pauvre comme elle, mais riche de son honneur, et je tremblais que cette terrible faillite ne vint briser leurs doux projets d'avenir.

HECTOR. Mariez-les donc vite ! (*Bruit au dehors.*) Allons, bon ! qu'est-ce que c'est que cela ?

Un accident arrivé à quelque coureur...

### SCÈNE VIII.

Les mêmes, RODOLPHE.

RODOLPHE. Apportez-la ici... Vite, un verre d'eau sucrée et un flacon d'éther!

HECTOR. Qu'y a-t-il?

RODOLPHE. Cette jeune femme qui est venue avec Valtravers et qui se trouvait dans la voiture de Carmen, vient de s'évanouir...

HECTOR. Bah!

RODOLPHE. Oui; elle était placée près du dernier obstacle, et, au moment où le vicomte, distançant ses adversaires, est arrivé premier pour le franchir, elle a poussé un cri et s'est trouvée mal.

DELAUNAY. Quoi donc?

HECTOR. Rien. -- Une crise nerveuse d'une jeune femme qui veut se lancer, à ce qu'il paraît, parmi les beautés à la mode... Ne vous en préoccupez pas, et allons sur le *turf*, nous y

rencontrerons le vicomte de Gersey, le triomphateur du *steeple-chase*.

DELAUNAY. Je vous suis. *(Ils sortent.)*

## SCÈNE IX.

RODOLPHE, LOUISE, CARMEN, CORALIE,  
ALICE, BEUCADET.

BEUCADET. La la!... cette chère petite... ce ne sera rien... Elle a eu peur pour moi!...

CORALIE. Vous n'avez pas sauté...

BEUCADET. Elle a craint que je ne sautasse.

CARMEN, à Louise. Comment vous trouvez-vous?

LOUISE. Mieux, madame, je vous remercie. — *(A part.)* Oh ! ce n'était pas lui...

BEUCADET. Nous avons donc eu peur?... cela se remettra ce soir en dansant... — Vous êtes adorable!... mais je ne serais pas tombé, je suis vissé sur mon coureur...



## SCÈNE X.

LES MÊMES, HENRI.

BEAUCADET. Gloire au vainqueur!... Vivat!  
Hourra!... *Gersey for ever!*

RODOLPHE. Arrive donc! viens jouir de ton triomphe! Voici une jolie femme qui s'est évanouie en te voyant franchir la dernière barrière.

HENRI. Vraiment?...

RODOLPHE, à Louise. Permettez-moi, madame, de vous présenter le vicomte de Gersey.

HENRI. Louise!!...

LOUISE. Henri!... lui, ici!!... Oh! mais parlez, monsieur, parlez donc! Ne vous nommez-vous pas Henri Belmont? Qui êtes-vous?

HENRI, balbutiant. Louise!...

LOUISE, avec désespoir. Vous m'avez donc menti!... vous m'avez donc trompée!... Vous n'êtes pas Henri! Vous êtes le vicomte de

Gersey!... Oh! j'étouffe! je souffre!... je meurs!...

HENRI. Mais qui donc vous a dit? Qui vous a amenée?

RODOLPHE. Eh! parbleu! ne crie pas si haut, Valtravers est là.

HENRI. Valtravers? Que veux-tu dire?

RODOLPHE. Qu'elle est venue avec lui. Ne le savais-tu pas?

HENRI, *avec mépris*. Oh!

LOUISE, *avec indignation*. Henri!...

HENRI. Vous n'avez plus rien à me reprocher, mademoiselle.

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, HECTOR, DELAUNAY.

HECTOR, *désignant Henri*. Tenez, le voici justement.

DELAUNAY, *à Henri*. Permettez-moi, monsieur... Ah! mon Dieu!

HECTOR, *étonné*. Quoi?

HENRI, *reculant*. M. Delaunay!

DELAUNAY, *avec stupeur*. Mais cet homme n'est pas le vicomte de Gersey!

LOUISE, *poussant un cri*. Mon père!

DELAUNAY, *courant à elle*. Louise, Louise ici!... Qu'es-tu venue faire! Réponds! mais réponds donc!

LOUISE, *épouvantée*. Pardonnez-moi!

DELAUNAY. Te pardonner! Tu es donc coupable?

CARMEN, *soutenant Louise*. Monsieur...

DELAUNAY. Laissez-moi. — Réponds!...

LOUISE. Oh! j'étouffe... je ne puis...

DELAUNAY. Oui... je devine tout... cette femme qui débute dans ce monde infâme... c'était toi!... Le vicomte de Gersey a fait briller à tes yeux l'éclat d'une élégante débauche! Pour lui, tu as oublié ton père! tu as suivi ton amant jusqu'ici!... Ah! malheureuse! malheureuse fille!...

HECTOR, *à Henri*. Cette jeune fille dont tu me parlais...

HENRI. C'était elle!

LOUISE, *agenouillée devant Delaunay*. De grâce, mon père, écoutez-moi!

DELAUNAY. Et que peux-tu me dire?... Tout ce qui t'entoure ne crie-t-il pas contre toi?... Non! je ne veux pas t'entendre! non, je ne veux plus te voir! Je te chasse de ma maison et de mon cœur!... Je te bannis de ma présence!... Enfant déshonorée, ton père te maudit! !...

LOUISE. Ah!!...

*(Elle tombe en arrière et s'évanouit.)*

CARMEN. Vous êtes cruel, monsieur, bien cruel!

DELAUNAY, *à Henri*. Et vous! vous qui m'avez caché votre nom pour apporter l'infamie sous mon humble toit, vous qui vous êtes fait obscur et pauvre pour trahir ma confiance et pour me voler ma fille, monsieur le vicomte de Gersey, vous êtes un lâche!!

HECTOR, *à Henri, en le retenant*. Sacre-bleu!... va-t'en!

HENRI. Une telle insulte!...

DELAUNAY. Veut du sang! et si vous avez du cœur, je verrai bientôt la couleur du vôtre!!

CARMEN. Monsieur!...

DELAUNAY. Laissez-moi! A demain, monsieur!... *(Il sort brusquement.)*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins DELAUNAY.

HENRI. Louise!...

HECTOR. Va-t'en, te dis-je! ta vue lui ferait plus de mal encore... Va-t'en donc, morbleu!... Emmenez-le!... et vous, Carmen, prenez soin d'elle.

CARMEN. C'est ce misérable Valtravers qui est cause de tout. Je vous raconterai la vérité; c'est lui qui perd cette pauvre enfant, dont l'innocence est sans tache.

HECTOR. Ah ça! mais c'est une bête venimeuse, décidément, que cet homme!

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, VALTRAVERS.

VALTRAVERS, *gaiement*. Que se passe-t-il donc ?

HECTOR. Il se passe des infamies dont je crois bien que vous êtes auteur !

VALTRAVERS. De telles paroles !...

HECTOR, *saisissant une cravache*. Convientement à vos oreilles comme des coups de cravache à vos épaules !... (*Il lève le bras.*)

VALTRAVERS. Monsieur Mongeron !...

HECTOR. C'est bien, monsieur, je suis à vos ordres... nous trouverons des armes à Versailles, et le bois de Satory n'est pas loin.

VALTRAVERS. Marchons, monsieur... je suis prêt !

(*Au moment où Valtravers et Hector se disposent à sortir, un garde du commerce, suivi de deux recors, s'approche d'Hector.*)

LE GARDE. Monsieur Hector Mongeron, s'il vous plait?

HECTOR. C'est moi, monsieur, que me voulez-vous?

LE GARDE. Je vous arrête au nom de la loi!

HECTOR. Vous m'arrêtez!... et de quel droit?... qui êtes-vous?

LE GARDE. Garde du commerce, porteur de pièces...

HECTOR, à *Valtravers*. Misérable!... voilà donc vos armes!...

VALTRAVERS, *riant*. Je crois que c'est jouer serré!... (*Se frottant les mains.*) Bravo, Valtravers!... bravo, mon ami!... tu es très-fort!!

---

## TROISIÈME ACTE.

CHEZ CARMEN.

SCÈNE 1<sup>re</sup>.

LOUISE, CARMEN, *entrant en toilette de ville. Louise est en scène.*

LOUISE. Eh bien ! madame ?

CARMEN. Eh bien, ma chère enfant, j'ai fait une démarche inutile ; votre père est sorti depuis sept heures du matin, et, cette fois encore, je n'ai pu le rencontrer.



LOUISE. Comment vous remercier de tout ce que vous faites pour moi ?

CARMEN. Mon Dieu ! tout ce que je fais n'est-il pas naturel ? Pouvais-je vous abandonner lorsque vous vous trouviez seule et sans asile ? Ne me remerciez donc plus, car ma conduite est bien simple, et je voudrais pouvoir davantage.

LOUISE. Oh ! je n'en doute pas.

CARMEN. J'ai laissé un mot à M. Delaunay pour le supplier de m'accorder un rendez-vous, car il faut que je lui parle, il faut que je lui explique tout ce qui s'est passé... tout ce qu'il ne sait pas...

LOUISE. C'est cette explication qui me fait trembler. Je connais mon père ; son cœur est excellent, mais sa colère est terrible, et j'ai peur, en lui révélant l'odieuse conduite de ce M. Valtravers, de provoquer un éclat dont les suites m'effraient ! Hélas ! c'est cette crainte qui m'a empêchée de me défendre hier lorsqu'il m'accusait... N'est-ce pas assez de la provocation publique qu'il a adressée à M. de Gersey ?

CARMEN. Oh ! rassurez-vous ! Henri ne doit ni ne peut la relever, et, afin de vous tranquilliser complètement à cet égard, je viens de le faire prier de passer chez moi ce matin.

LOUISE. M. de Gersey va venir ?

CARMEN. Je l'attends.

LOUISE. Oh ! je vous en conjure ! faites que je ne le voie pas !...

CARMEN. Enfant !... vous l'aimez, cependant ?...

LOUISE. Oh ! oui, je l'ai aimé... comme on aime d'un premier amour !... J'avais mis en lui toutes mes espérances de bonheur et d'avenir, car alors je le croyais pauvre, et, lorsqu'il me parlait d'une union prochaine, j'avais foi en ses paroles...

CARMEN. Chère Louise, ne vous offensez pas de ce que je vais vous dire, et répondez-moi franchement. Ignoriez-vous donc tout à fait la position du vicomte ?

LOUISE. Oui, certes, madame. Si j'avais pu supposer qu'Henri fût l'héritier d'un grand

nom et d'une grande fortune, l'aurais-je écouté?

CARMEN. Mais comment vous êtes-vous connus?

LOUISE. Oh! cela est bien simple. Un jour, je venais de reporter de la dentelle à une grande dame du faubourg Saint-Germain, et je me hâtais de revenir chez mon père. Je me trouvais prise tout à coup, en traversant le carrefour Bussy, au milieu d'un encombrement de voitures. — J'eus peur, et je m'élançais en avant comme une folle, lorsque le brancard d'un coupé, m'atteignant à l'épaule, me renversa sur le pavé. — Je perdis connaissance. — Je n'ai su que depuis ce qui s'était passé alors... Un jeune homme, en me voyant tomber, s'était jeté à la tête du cheval, m'avait relevée et transportée chez un pharmacien. Ce fut là que je revins à moi. Je n'avais qu'une légère contusion, mais la secousse et l'effroi m'avaient affaiblié. Celui qui m'avait relevée voulut m'accompagner... J'acceptai. En arrivant à la maison, mon père remercia du fond du cœur ce jeune homme et

insista pour connaître son nom et son adresse... Il répondit qu'il se nommait Henri Belmont et qu'il demeurait rue de l'École-de-Médecine.

CARMEN. C'est bizarre ! je ne comprends pas quel intérêt avait Henri dans ce moment à dissimuler son titre et à cacher sa véritable demeure. Enfin, il revint, n'est-ce pas ?

LOUISE. Rarement d'abord, puis plus souvent. Il nous raconta qu'il était employé dans une grande administration. Que vous dirai-je ? Il paraissait si bon, si simple, si vrai, qu'il gagna promptement la confiance de mon père et que je me laissai aller à écouter les douces paroles qu'il murmurait à mon oreille. Je l'aimai avec d'autant plus d'abandon que mon père lui-même souriait en prononçant le mot de mariage. Henri, sans demander officiellement ma main, paraissait vivement désirer cette union, et moi, folle que j'étais, j'attribuais sa réserve à la timidité et à l'amour !

CARMEN. Pauvre enfant !...

LOUISE. Hier encore, je ne pouvais en croire mes yeux, et mon pauvre cœur niait l'évidence,

jusqu'au moment où Henri lui-même avoua la vérité, en m'accusant à son tour !...

CARMEN. Je vous le répète, tout ceci est étrange, car, jusqu'à présent, j'ai regardé le vicomte comme un homme de cœur. — Au reste, nous allons savoir bientôt à quoi nous en tenir, et, puisque vous jugez vous-même plus convenable de ne pas le voir encore, je le recevrai seule, et devant moi il s'expliquera sans réticence...

UN DOMESTIQUE. M. le vicomte de Gersey fait demander si madame est visible ?

CARMEN. Faites entrer. (*A Louise.*) Retirez-vous dans ma chambre, chère enfant, et... espérez !

LOUISE. Que vous êtes bonne !

(*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

CARMEN, HENRI.

UN DOMESTIQUE. M. de Gersey.

HENRI, *très-froidement*. Vous m'avez fait demander, Carmen, et j'accours.

CARMEN. Ne fussiez-vous donc pas venu de vous-même?

HENRI. Pourquoi me demandez-vous cela?

CARMEN. Allez-vous essayer de la diplomatie avec moi, mon cher? Ignoriez-vous qu'hier j'ai ramené Louise dans ma voiture, sans qu'elle eût conscience de ce qui se passait autour d'elle, et qu'en ce moment, elle est ici?

HENRI. En effet, je savais que mademoiselle Louise était chez vous.

CARMEN. Eh bien?

HENRI. Eh bien... est-ce qu'elle désire me voir?

CARMEN. Oh! pas le moins du monde! Louise s'est enfuie en vous entendant annoncer. C'est moi seule qui veux vous parler, et vous parler d'elle...

HENRI, *toujours froid*. J'écoute ce que vous avez à me dire.

CARMEN. Que s'est-il donc passé depuis hier pour que vous me parliez si froidement d'une

jeune fille... dont vous avez causé la perte?

HENRI, *souriant*. Moi, ma chère! Vous oubliez ce bon M. Valtravers. — Rodolphe, Beaucaudet, et tous ces messieurs m'ont mis au courant.

CARMEN, *haussant les épaules*. Henri, je vous avais pris jusqu'ici pour un garçon d'esprit.

HENRI, *ironiquement*. Que voulez-vous! on revient chaque jour sur ses opinions.

CARMEN, *avec colère*. Du sarcasme! prenez garde! Mais non, ne nous fâchons pas; asseyez-vous et causons. Vous dites donc que mademoiselle Delaunay est allée aux courses avec M. Valtravers. Je ne le nie pas. Vous ajoutez qu'aux yeux de vos amis et des miens, elle a passé pendant une heure pour la maîtresse de cet homme. C'est encore vrai... Ensuite?

HENRI. Comment, ensuite? Tout cela me semble, je l'avoue, très-suffisamment joli!

CARMEN. Qu'en concluez-vous donc?

HENRI. Ma foi, j'en conclus que je ne suis qu'un sot, et que Valtravers est un habile homme!

CARMEN. Dites-vous ce que vous pensez ?

HENRI. Pardieu !...

CARMEN. Alors, je vous plains, mon cher !...

HENRI. A quel propos ?

CARMEN. A propos de ce que vous dites.

HENRI. Je ne vous comprends pas.

CARMEN. Allons donc ! Vous ne comprenez pas que vous calomniez !! C'est pourtant lumineux comme la lumière !... Vous connaissez Louise depuis trois mois, je ne la connais que depuis vingt-quatre heures à peine, et c'est moi qui dois vous ouvrir les yeux sur son compte ! — Si cela était sérieux, mon cher, vous feriez plus que de manquer d'esprit, vous manqueriez de cœur !!...

HENRI. Comment !...

CARMEN. Eh ! fachez-vous si bon vous semble ! qu'est-ce que cela me fait, à moi !... Quoi ! vous accusez Louise ? une perle d'innocence et de pureté... Il suffit de la voir et de l'entendre pour la juger comme elle mérite de l'être ! — Une jeune fille simple, modeste, aimante, qui ne vous a écouté que parce qu'elle



a eu foi en vous ; une pauvre enfant qui adore son père !... et vous voulez qu'elle ait été sacrifier votre amour et la sainte tendresse de son père pour les beaux yeux d'un Valtravers !... Allons donc ! ceci est de la force d'un Beau-cadet, tout au plus, et vous êtes ridicule.

HENRI. Mais cependant...

CARMEN. Ne comprenez-vous donc pas le mot de cette triste énigme ?... Valtravers est un homme abominable, qui, pour une somme misérable, tenait entre ses mains l'honneur et le repos de M. Délaunay ! Si Louise avait refusé de l'accompagner à la Marche, il la menaçait de faire jeter son père à Clichy...

HENRI. Mais dans quel but toutes ces infamies ?...

CARMEN. Eh ! Valtravers était amoureux de Louise, et il avait deviné votre secret ! Louise le dédaignait, Louise le méprisait et ne le lui cachait guère. Il l'a contrainte à venir aux courses, bien certain que là elle se trouverait en face de vous, de telle façon que la pauvre petite, apprenant, d'une part, que vous l'aviez

trompée, de l'autre, se compromettant publiquement aux yeux du monde, devenait infailliblement la proie de cet homme!... Oh! vous avez raison, Valtravers est habile, et il vous a parfaitement joué!...

HENRI. Si ce misérable a fait cela, il m'en rendra raison!

CARMEN. Un duel pour Louise! C'est encore une autre manière de la perdre!! Songez qu'après un tel éclat elle passerait infailliblement pour la maîtresse de l'un de vous.

HENRI. Mais, que dois-je donc faire? Ah! ma situation est cruelle!

CARMEN. Elle est telle que vous l'avez faite vous-même... Pourquoi avoir caché votre nom? pourquoi vous être donné comme pauvre? Troubler ainsi le repos d'une jeune fille!! avouez que c'était bien mal!!

HENRI. Eh mon Dieu! c'est le hasard qui l'a voulu! Ne me trouvant pas libre à l'hôtel de mon père, j'avais loué, sous un nom d'emprunt, un petit appartement de garçon, et, pour ne pas entrer avec M. Delaunay dans des détails

que je ne voulais point donner, je répondis à ses questions par mon pseudonyme et par mon logis clandestin. — Une fois embarqué dans ce mensonge, et convaincu que mon vrai nom m'excluait de l'intimité de Louise, je ne me démentis pas et je laissai mon naissant amour m'entraîner à sa guise; — mais, encore une fois, je vous le jure, le point de départ de tout ceci fut accidentel et ne cachait nulle arrière-pensée...

CARMEN. Je vous crois. Et maintenant, que comptez-vous faire?

HENRI. Mais, je ne sais...

CARMEN. Comment! vous ne savez pas? Cependant, vous aimez Louise?

HENRI. Oui, je l'aime...

CARMEN. Elle vous aime aussi, elle...

HENRI. Je n'en puis douter...

CARMEN. Ce qui l'a séduit en vous, c'est vous seul, puisqu'elle ignorait votre position réelle...

HENRI. C'est vrai.

CARMEN. Eh bien?

HENRI, *avec impatience*. Eh bien !...

*(Il s'arrête.)*

CARMEN. Vous l'abandonnez ?

HENRI. Non pas...

CARMEN. Eh mon Dieu, soyez franc ! elle n'est pas là !... Vous vous taisez !... ah ! je comprends !... Louise est jolie, elle est sage, vous trouviez de haut goût d'en faire votre maîtresse, n'est-ce pas ?... Mais, comme elle n'a pour toute dot que sa vertu, sa beauté, son amour, vous êtes bien trop de votre siècle pour en faire votre femme ! Est-ce la vérité, cela ?

HENRI. Vous oubliez ce mariage projeté...

CARMEN. Ce mariage ?... il vous déplaisait hier !

HENRI. Mais mon père...

CARMEN. Votre père a deux cent mille livres de rente, et vous êtes fils unique. Il doit tenir à votre bonheur un peu plus qu'à l'argent.

HENRI. Carmen !...

## SCÈNE III.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. N'insistez pas, madame... Maintenant, je connais monsieur.

HENRI. Louise!... vous pensez...

LOUISE. Il s'agissait de moi, j'avais le droit d'entendre, et j'ai tout entendu. Je vous pardonne vos torts envers moi, monsieur le vicomte, mais j'ai trop de fierté pour laisser continuer un semblable débat. (*A Carmen.*) Oh! vous êtes une amie sincère, madame! merci... merci...

HENRI. Louise, écoutez-moi... au moins...

LOUISE. Je n'ai rien à écouter, monsieur... La seule chose que je vous demande, c'est d'oublier que vous m'avez connue...

HENRI. Ma présence vous est à charge, mademoiselle, je le comprends et je me retire... Permettez-moi seulement d'ajouter que bientôt

peut-être vous regretterez l'amertume de vos paroles.

*(Il sort après avoir salué profondément Carmen et Louise.)*

#### SCÈNE IV.

LOUISE, CARMEN.

CARMEN, *l'embrassant*. Bien, chère enfant ! Vous souffrez, vous êtes malheureuse, mais vous êtes une noble fille, et je voudrais qu'il me fût permis d'être votre amie...

LOUISE. Ne l'êtes-vous pas ?

CARMEN. Hélas ! il y a entre nous une barrière infranchissable !... Ah ! c'est aujourd'hui la première fois que le regret se glisse dans mon cœur ! En vous voyant si bonne et si pure, malgré moi je fais un retour sur mon triste passé ! C'est si beau, la vertu !... ce doit être si bon !...

LOUISE. Carmen ! eh bien ! puisque vous re-

grettez... ne pouvez-vous rompre avec cette fatale existence?

CARMEN. Impossible!... impossible!... cette existence, voyez-vous, c'est la robe de Nessus! Et puis, que j'essaie seulement de changer de voie, le passé ne m'écrasera-t-il pas toujours? On dira que je joue la comédie, on rira de mon repentir!... Nulle main généreuse ne se tendra vers moi pour me relever et pour me soutenir. Le passé, mon enfant, quand il est mauvais, c'est la lettre infamante sur l'épaule du forçat! c'est... Mais ne parlons plus de moi, chère petite, parlons de vous...

## SCÈNE V.

LES MÊMES, BEUCADET.

UN DOMESTIQUE. Monsieur de Beucaudet...

CARMEN, *très-vivement*. Je n'y suis pas.

BEUCADET. Comment?... comment?... Mais si, vous y êtes, ma toute belle! On me ferme la porte, palsambleu! je force la consigne. Bon-

jour, charmante! (*A Louise.*) Je venais savoir de vos nouvelles, aimable enfant...

CARMEN, *brusquement*. Mademoiselle est très-souffrante.

BEUCADET. Ah! tant pis! tant pis!... Ce pauvre Valtravers en sera désolé, car il vous adore, oui, parole d'honneur, il vous adore!... Et je sens là que cette passion est un mal épidémique...

CARMEN. Mais à propos de Valtravers et d'Hector, que s'est-il donc passé entre eux, hier, après notre départ?

BEUCADET. Quoi! vous ne savez pas?

CARMEN. Non.

BEUCADET. Très-drôle!.. très drôle!... Eh bien, l'affaire n'a pas eu de suites. Hector est à Clichy...

CARMEN. Il a été arrêté?

BEUCADET. Parfaitement... en sortant des courses. Il était furieux! — Tous nos amis riaient. C'était d'un comique achevé!...

CARMEN. C'est ce Valtravers qui avait aposté des recors!



BEUCADET. *riant.* Parbleu!..., Oh! il est très-fort!...

CARMEN. Il a eu peur!...

LOUISE. Mais M. Mongeron devait donc se battre avec cet homme?...

BEUCADET. Eh, oui!... pour vous, je crois, belle petite.

LOUISE. Pour moi!

BEUCADET. Oh! rassurez-vous, il n'y aura pas de sang répandu!... Hector en a pour cinq ans.

CARMEN. Quelle lâcheté!...

BEUCADET. Mais non, mais non, je ne trouve pas. La partie était par trop inégale!... Hector est sans un sou, et Valtravers est riche. L'un ne risquait que sa vie, et l'autre risquait sa fortune. D'abord, on ne se bat pas à la veille d'une fin de mois... à moins qu'elle ne menace d'être mauvaise. Or, c'est aujourd'hui le 29, et Valtravers compte sur une hausse pour demain...

CARMEN. Votre ami n'en aura pas moins reçu un coup de cravache... qu'il gardera.

BEUCADET. Non... non!... la cravache est restée levée...

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR. Vous vous trompez, mon bon, elle est retombée, et en plein !

CARMEN. Hector !!

LOUISE, *courant à Hector*. Monsieur Mongeron!... Oh ! que je suis heureuse de vous revoir, car maintenant je sais tout...

BEUCADET. Eh ! ce cher ami ! vous n'êtes donc plus?...

HECTOR. Là-bas?... Comme vous voyez. — Pendant que ces messieurs riaient de l'à-propos merveilleux de mon arrestation, un vieillard, votre père, mademoiselle, témoin de ce qui se passait, courait chez lui, vendait son mobilier modeste, jusqu'au lit dans lequel est morte votre mère, et ce matin, il me rendait libre, bien malgré moi.

LOUISE. Oh ! mon bon père !...

HECTOR, à *Beucaudet*. Dussé-je blesser vos affections personnelles, à vous, mon cher, je ne vous cacherai pas que le premier usage que j'ai fait de ma liberté a été de courir à Tortoni, où votre ami Valtravers déjeune d'habitude, et là, devant tout le monde, la cravache levée hier est retombée... en plein, comme je vous le disais ! — Riez donc, morbleu ! riez donc !...

BEUCADET, *grimaçant*. Très-drôle !... oh ! très-drôle...

CARMEN, *vivement*. Alors ?...

HECTOR, *froidement*. Nous nous battons ce soir.

LOUISE. Monsieur ! je vous en conjure...

HECTOR. Pardon, mademoiselle, mais vos prières seraient inutiles... N'insistez donc pas, je vous le demande...

BEUCADET, à *Louise*. Bah ! cela vous posera dans le monde...

LOUISE. Que dites-vous, monsieur ?

BEUCADET. Je dis que cela fera parler de vous, ma chère biche, et que déjà présentée par

notre éblouissante Carmen, vous ne pouvez manquer d'être tout à fait lancée par un duel... surtout s'il y a mort d'homme.

CARMEN. Monsieur de Beucaudet, vous oubliez à qui vous parlez !

BEUCADET. Hein, vous dites ?

HECTOR. Ah çà, vous ne comprenez donc rien, vous ?

BEUCADET, *étourdi*. Comment ? Quoi ?

HECTOR. Eh ! parbleu ! vous ne voyez pas que votre présence est au moins inutile ici ?

BEUCADET. Auriez-vous la prétention de m'apprendre à vivre, par hasard ?

HECTOR. Non pas ! ceci rentrerait dans la catégorie des travaux d'Hercule, et je ne me sens pas de forcé.

BEUCADET. Monsieur Mongeron !

HECTOR, *poursuivant*. Donc, je ne veux pas vous apprendre à vivre ; mais puisque l'occasion s'en présente, je veux vous donner un bon conseil, à vous, Tibulle de Beucaudet, fils de votre père le marquis ; à vous qui pourriez avoir des petits enfants, et qui teignez vos cheveux et

vos favoris pour vous faire illusion à vous-même ; à vous qui traînez votre vieille jeunesse, des coulisses de l'Opéra aux boudoirs de nos filles de plâtre ; à vous, enfin, qui, faisant fi des privilèges de votre âge, beaucoup plus que mûr, affectez les allures folles d'un jeune homme en vacances ! Et ce conseil, le voici : Il est un âge, et c'est le vôtre, où, quand bien même, par malheur, on ne serait pas raisonnable, il faut affecter de le paraître, sous peine de ridicule, et, sachez-le, mon cher, des ridicules de ce genre chez un vieillard, on ne rit pas ; on se détourne avec dégoût, car une calotte de fou sur une chevelure blanche, c'est le spectacle le plus navrant qui se puisse offrir à l'œil attristé ! Voilà le conseil que j'avais à vous donner, et, sur ce, je souhaite, quoique j'en doute un peu, qu'il vous reste assez de bon sens pour en faire votre profit !

BEUCADET. Monsieur, si nous n'étions pas ici devant des dames...

HECTOR. Mais nous y sommes.

BEUCADET. Je vous cède donc la place...

UN DOMESTIQUE, *entrant*. Il y a dans l'anti-chambre un monsieur qui demande à parler à madame.

CARMEN. Son nom ?

LE DOMESTIQUE, *lui remettant une carte*.  
Voici sa carte.

CARMEN, *lisant*. M. Delaunay !

LOUISE. Mon père !

CARMEN. Hector, conduisez Louise dans ma chambre, je vous en prie, et revenez vite...

HECTOR. Venez, chère enfant.

*(Ils sortent.)*

CARMEN. Beucaudet, sortez par le boudoir.

BEUCADET. Ah ! les petites entrées !

CARMEN. Non, mon cher, les grandes sorties !

BEUCADET. Très-drôle !... Adieu, chère belle !

*(Il sort.)*

## SCÈNE VIII.

CARMEN, DELAUNAY.

CARMEN, *au domestique*. Faites entrer.

DELAUNAY. C'est vous, madame, qui êtes madame de Valnay?

CARMEN. Oui, monsieur.

DELAUNAY. C'est vous alors qui êtes venue chez moi ce matin!

CARMEN. Pour vous parler de votre fille, oui, monsieur.

DELAUNAY, *avec émotion*. Louise!... elle est... ici?

CARMEN. J'ai cru devoir lui offrir un asile...

DELAUNAY, *après un mouvement*. Je vous en remercie, madame...

CARMEN, *avec humilité*. Oh! ne cachez pas votre pensée, monsieur. Je vois qu'en croyant faire le bien, j'ai mal agi... et que votre cœur est froissé de ce que moi, Carmen, je me sois occupée de votre fille...

DELAUNAY, *se remettant et avec franchise*. Non, madame... le monde pourra blâmer Louise d'avoir accepté votre hospitalité, mais moi, son père, je vous suis reconnaissant de la lui avoir offerte. Pardonnez-moi donc un premier mouvement que je n'ai pas été le maître de contenir,

car, M. Mongeron me l'a dit, vous valez mieux...

CARMÈN, *souriant*. Que ma réputation. Beaucoup de gens n'en sauraient dire autant. Veuillez maintenant, monsieur, avoir la bonté de m'expliquer ce que je dois faire...

DELAUNAY. J'ai appris la vérité ce matin même; je sais que ma pauvre Louise a été entraînée, pour moi et rien que pour moi, dans un piège infâme, d'où, grâce à Dieu, elle est sortie pure, et cette enfant que j'avais maudite hier, je viens la supplier de me pardonner, à moi son père, car je ne puis vivre sans elle...

CARMEN. Oh! monsieur! votre fille a souffert, mais elle ne vous a pas accusé...

DELAUNAY, *avec énergie*. Quant à ceux qui ont brisé son avenir, ceux-là me doivent un terrible compte!...

CARMEN. L'un d'eux a été peut-être plus irréfléchi que coupable...

DELAUNAY. Que m'importe?... N'a-t-il pas tué le bonheur de mon enfant?

CARMEN. Qui sait?... M. de Gersey aime Louise...



DELAUNAY. Il est seul la cause première du mal...

CARMEN. Cependant... M. Valtravers...

DELAUNAY. Eh! je l'aurais tué déjà, si M. Mongeron ne m'avait demandé la moitié de ma vengeance! — M. Mongeron, un ami que le ciel m'a envoyé dans ma détresse! J'ai mis dans sa main mon épée de vieux soldat, arme sainte d'une sainte cause!... et je ne crains rien pour lui, car Dieu est juste!

CARMEN. Ne songez-vous donc pas à votre fille?

DELAUNAY, *s'attendrissant*. Si, madame; mais est-ce l'oublier que de penser à son honneur! — Je quitterai Paris avec elle; je ne veux pas que certains regards puissent, un jour, la faire rougir! — Nous vivrons ensemble loin du monde qui nous a fait tant de mal; et, plus tard, lorsqu'elle m'aura fermé les yeux, elle trouvera, dans la maison de Dieu, une retraite tranquille et sûre...

CARMEN. A dix-huit ans!... triste avenir!...

DELAUNAY. Elle n'en a plus d'autre! — On

a brisé sa vie, et vous comprenez bien qu'il me faut une vengeance!...

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR, *très-vivement*. La voiture du vicomte de Gersey vient de s'arrêter devant votre porte.

CARMEN, *effrayée*. Qu'il n'entre pas.

HECTOR, *avec autorité*. Qu'il entre, au contraire!...

DELAUNAY, *avec emportement*. Lui!...

HECTOR, *froidement, à Carmen*. M. Delaunay comprend à merveille que ce n'est ni en votre présence, ni dans votre maison, qu'il doit exiger une explication, qu'Henri, d'ailleurs, vient peut-être apporter...

DELAUNAY. Vous avez raison.

HECTOR. Et surtout, M. Delaunay se contiendra devant sa fille, car la voici...

DELAUNAY. Louise!...

## SCÈNE X.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Mon père !

*(Delaunay la serre dans ses bras.)*

DELAUNAY. Me pardonneras-tu jamais le mal que je t'ai fait, ma pauvre enfant ?

LOUISE. Ah ! j'ai tout oublié !... Vous m'aimez... je suis heureuse...

CARMEN, à Hector. Quel est votre projet ?

HECTOR. Henri, comme la plupart des jeunes gens d'aujourd'hui, est un esprit sec, froid, calculateur et égoïste... je veux essayer de ranimer son cœur.

CARMEN, tristement. Ah ! je doute que vous réussissiez...

HECTOR. Peut-être... D'ailleurs, pourquoi reviendrait-il ?

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, HENRI.

UN DOMESTIQUE. M. de Gersey !

DELAUNAY, *involontairement*. Oh ! cet homme!...LOUISE, *l'entourant de ses bras*. Mon père !HENRI, *s'arrêtant sur le seuil*. M. Delaunay !HECTOR, *vivement*. Oui, M. Delaunay qui jadis te tendait la main comme à un ami véritable, et qui, bientôt, je l'espère, pourra te la tendre encore... Allons, mon cher, tu es homme de cœur et d'honneur, parle sans crainte... Tu n'es venu ici, j'en suis certain, que pour y apporter de bonnes paroles.. Nous t'écoutons...HENRI, *à Delaunay*. Hier, monsieur, vous m'avez gravement insulté... et moi, oubliant le respect que, jeune homme, je devais à un vieillard, j'ai relevé votre insulte... Aujourd'hui, monsieur, je viens vous déclarer que j'ai oublié

votre offense... et je vous conjure de l'oublier  
comme moi...

HECTOR. Bien!

HENRI. Je ne savais pas vous rencontrer ici,  
monsieur; aussi voulais-je prier madame de  
vous faire remettre, par mademoiselle votre  
fille, cette lettre, dans laquelle vous trouverez  
l'explication franche et sincère de toute ma con-  
duite, et, après l'avoir lue, j'espère que vous  
daignerez avoir pour moi un peu d'indulgence.

*(Il lui remet une lettre que Delaunay prend sans  
répondre, et toujours froidement.)*

HECTOR. Très-bien!

CARMEN, à Louise. Vous voyez qu'il fallait  
espérer!...

LOUISE, très-émue. Oh! mon Dieu!...

HENRI. Maintenant, monsieur, il me reste à  
ajouter que j'ai tout avoué à mon père, que j'ai  
subi ses justes reproches, et que j'ai courbé le  
front devant sa colère légitime. Mon père a voulu

vous écrire lui-même. Voici sa lettre, monsieur, que je devais joindre à la mienne.

*(Il la lui remet.)*

DELAUNAY, *après l'avoir parcourue avec indignation.* Mes dettes acquittées!... une pension pour ma fille!...

HECTOR, *stupéfait.* De l'argent!...

LOUISE, *avec dégoût.* Oh!...

CARMEN, *à Henri.* Ah! je vous avais autrement jugé!...

HENRI. Mais vous ne voulez pas comprendre...

DELAUNAY. Je comprends, monsieur, que les mensonges à l'aide desquels vous vous êtes introduit chez moi ne se réparent pas avec des billets de banque!... *(Il déchire la lettre.)* Voici ma réponse!... Quant aux paroles que je vous ai dites hier...

LOUISE, *arrêtant son père.* Mon père! par pitié! je suis seule offensée... laissez-moi répondre seule! Ce matin, ici même, j'ai pardonné à monsieur et je l'ai conjuré d'oublier jusqu'à mon nom... Le silence et l'oubli... je

ne veux rien de plus... Je ne lui reproche rien, je ne le maudis pas, je laisse à sa conscience le soin de le punir ! Ce matin, je l'aimais encore... maintenant, tout est fini... bien fini... mon cœur saigne, mais il est guéri...

DELAUNAY. Mon enfant !

CARMEN. Oh ! pauvre fille !

HECTOR, *indigné, à Henri*. Et tu restes là, tu ne bouges pas, tu ne trouves rien à dire !

HENRI. Que veux-tu que je fasse ? J'obéis à mon père. Plaignez-moi... ne me condamnez pas...

*(Il sort vivement.)*

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins HENRI.

HECTOR, *furieux*. Oui, va-t'en, lâche cœur !... *(Montrant Louise.)* Il perd un tel trésor, il est assez puni !

DELAUNAY. Tu pleures, pauvre Louise ! tu es malheureuse !

LOUISE. Je pleure de honte, mon père, de honte et de regret d'avoir cru que j'aimais cet homme... Je pleure, mais je ne suis pas malheureuse... vous me consolerez, et Dieu fera le reste...

HECTOR. Ah ! morbleu ! c'est trop fort à la fin, et je n'y tiens plus !... Monsieur Delaunay, vous me connaissez à peine, je n'ai rien pour le présent, rien pour l'avenir, point de revenus, point d'héritage !... tout mon patrimoine désormais est dans mon travail et dans mon courage ; votre fille n'a pas le moindre amour pour votre serviteur. Cependant, moi, Hector Mongeron, je vous la demande pour femme !

DELAUNAY. Vous !

HECTOR, *très-ému et simplement*. Oui, moi ! — Mademoiselle, vous avez dit que vous aviez un peu d'amitié pour celui qui met un genou à terre devant vous ; laissez-moi espérer que cette amitié se transformera peut-être un jour en un sentiment plus complet. Pour moi, je sens là que c'est déjà fait... je vous aime !... Mon père était soldat comme le vôtre ; il n'y aura pas de



mésalliance. Je ne puis vous offrir aucune des jouissances du luxe ! Vous n'aurez pas de diamants, mais tous les matins je cueillerai quelques fleurs pour vos beaux cheveux blonds... l'éclat en moins, le parfum en plus ! Mon portefeuille est vide, mais mon cœur est plein... l'un vaut peut-être mieux que l'autre. Laissez tomber votre main dans la mienne, et je vous jure, sur mon honneur et sur mon amour, que vous ne vous en repentirez jamais, et que vous serez une femme heureuse !... Dites, le voulez-vous ?

DELAUNAY, *ému*. Réponds, mais réponds donc, Louise !

CARMEN, *serrant la main d'Hector*. Brave cœur !

LOUISE. Eh bien ! j'accepte. — Oui, j'accepte, monsieur, car, appuyée sur votre bras, j'entrerais la tête haute ! Oh ! moi aussi, je sens là, maintenant, que je puis être heureuse encore.

CARMEN. Et vous m'oublierez dans le bonheur !

LOUISE. Oh ! jamais !

## SCÈNE XIII.

LES MÊMES, BEUCADET.

BEUCADET, *entrant très-vivement*. Ah! mes amis! Ah! monsieur! Ah! mademoiselle!...

CARMEN. Q'avez-vous donc?

BEUCADET. Un événement inattendu! une tuile que je viens de recevoir.

HECTOR. Sur la tête?

BEUCADET. Non, sur ma caisse!... Ce Val-travers...

DELAUNAY, *vivement*. Eh bien?

BEUCADET, *criant*. Mais c'est un misérable, c'est un gueux, c'est un scélérat!

HECTOR. Parbleu! c'est connu, cela!... Après?

BEUCADET, *désolé*. Hélas!... vous ne pourrez pas le tuer!...

HECTOR, *étonné*. Pourquoi?

BEUCADET. Parti par un des trains de midi, et il est quatre heures!... une baisse énorme

dans la coulisse!... il laisse un déficit de six cent mille francs! Et moi qui lui en avais confié soixante mille, il y a trois jours, pour une entreprise magnifique!

HECTOR. Le lâche! nous devons nous battre à six heures.

LOUISE, à *Hector*. C'est Dieu qui n'a pas voulu me faire souffrir encore!...

BEUCADET. J'ai ameuté la bourse, on a porté plainte, le télégraphe a joué, et il sera arrêté... Le scélérat! je ne serai satisfait que si je le vois complètement ruiné!...

HECTOR. La ruine n'est pas une vengeance... c'est souvent une fortune!... — Tenez, à moi, par exemple, elle aura fait gagner un trésor...

BEUCADET, *étonné*. Un trésor?

CARMEN, *bas*. Il épouse mademoiselle De-launay.

BEUCADET. Ah! très-drôle!... — Je ne comprends pas.

CARMEN. Comme toujours! — (*A Hector*.) Mon ami, j'ai une grâce à vous demander... Je ne dois pas voir votre femme... je le sais...

mais, en me cachant bien, me permettez-vous quelquefois... tous les ans par exemple, d'aller serrer la main de celle qui va porter votre nom?...

HECTOR. Nous allons habiter la province, car il faut que je travaille sérieusement... Eh bien... une fois par an, quittez vos robes de moire antique, vos cachemires et vos dentelles... ayez une toilette bien simple... et venez embrasser Louise...

CARMEN, *timidement*. Mais... aujourd'hui, voyez, ma robe est simple!...

HECTOR, *la poussant vers Louise*. Eh bien!... embrassez-la donc tout de suite.

CARMEN. Merci !... (*A elle-même.*) Oh ! le baiser d'un ange, c'est presque le pardon...

FIN.